

N° 798

— DIMANCHE 17 MARS 1912 —

Prix : 15^c

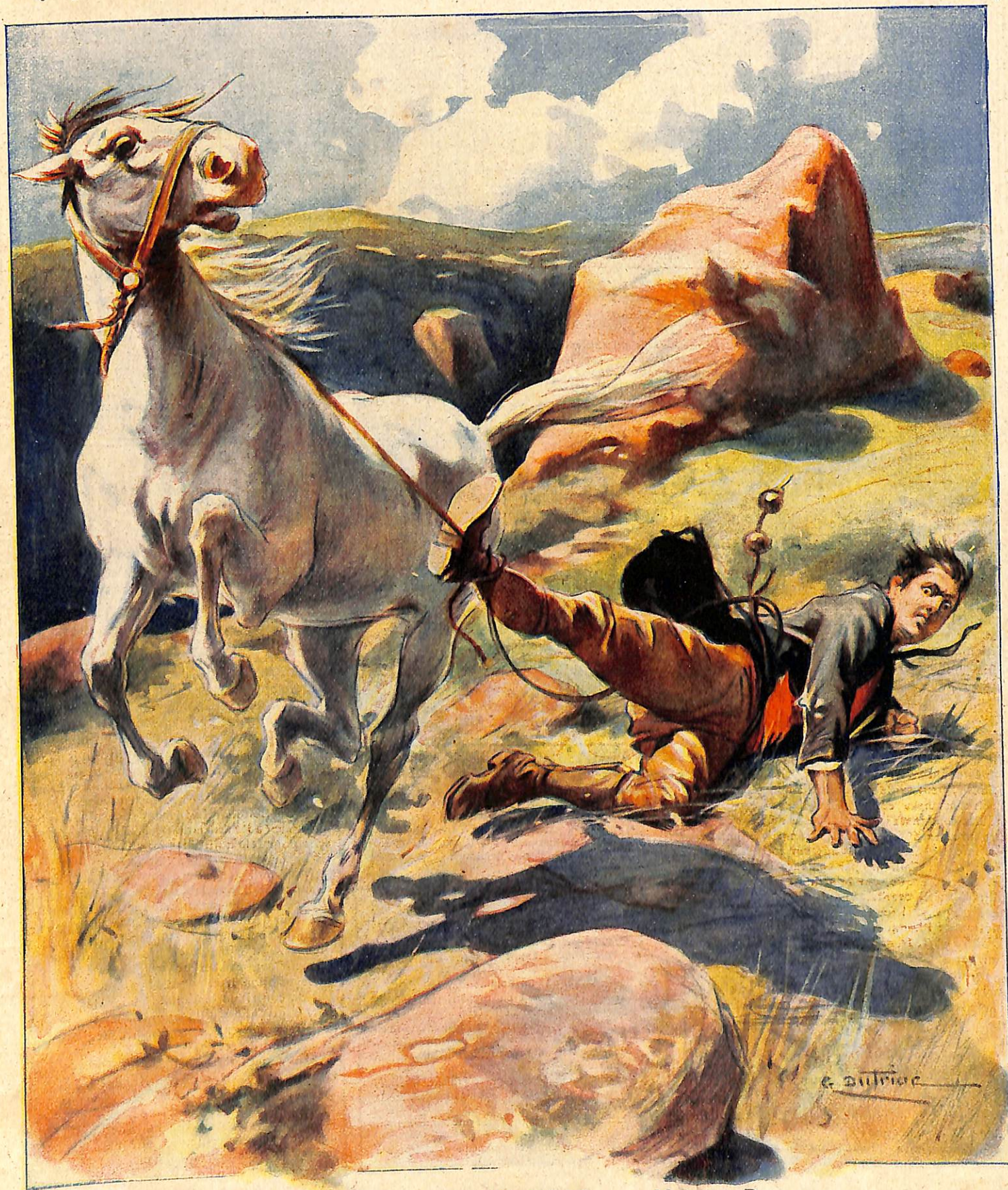
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



UN DRAME DANS LES PAMPAS, par MAURICE DEKOBRA

Au moment où le poulain prenait son élan, la lanière de mes « bolas » s'était emmêlée dans la corde, formant un nœud au-dessus de ma cheville, et l'animal m'entraînait avec une telle vitesse que j'allais infailliblement m'écraser la tête contre les rocs de la prairie...

N° 1810 de la collection.

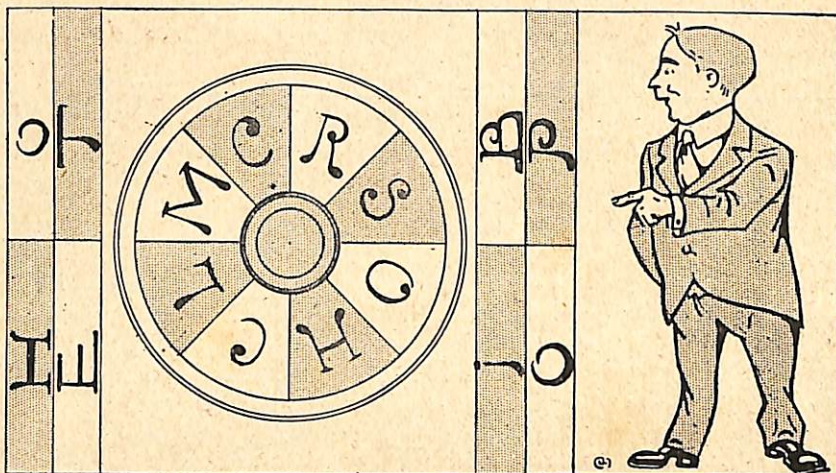
N° 798 (Deuxième série).

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger.	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger.	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger.	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux Jeux

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite:

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Auto et bicyclette. Aérostation et aviation. Tir et chasse. Pêche et canotage. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

TROISIÈME QUESTION

Il s'agit cette fois d'une roulette et de bandes comme celles qui existent sur les tables des salles de jeux, mais avec cette différence qu'ici les chiffres sont remplacés par des lettres. À l'aide de ces lettres, et en prenant alternativement une lettre de la roulette et une lettre des bandes, nos lecteurs parviendront sans peine à former le nom d'un illustre personnage.

MARCHÉ A SUIVRE

Ce Concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 Avril 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 7 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 796 à 802, et les adresser à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146 rue Montmartre, Paris.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Le but de l'Association des Éclaireurs de France — nos lecteurs le savent — est de faire des jeunes hommes courageux, énergiques et dévoués afin de compenser les lacunes de l'éducation moderne qui, ne développe pas assez le caractère, l'énergie et la discipline librement consentie.

Le caractère ne peut se développer en faisant appel uniquement à l'intelligence. Il lui faut un point d'appui moral. Or, de tous temps, le Français a été sensible à l'amour de la gloire, au sentiment de l'honneur. C'est pourquoi l'honneur et la fidélité à la parole donnée ont paru aux fondateurs de l'Association former la base morale la plus solide.

L'obligation pour le jeune garçon de tenir ce qu'il a promis, sous peine de ne plus être devant lui-même ou devant ses camarades un homme d'honneur, peut seule le pousser à agir dans toutes les circonstances conformément aux règles de conduite condensées dans le Code de l'Éclaireur. Cette promesse faite publiquement devient, en effet, une suggestion qui influe sur tous ses actes.

Le serment d'ailleurs par son caractère sérieux, viril, chevaleresque, par le sentiment des responsabilités qu'il éveille, séduit l'imagination des jeunes garçons. Il fortifie singulièrement chez eux la notion de l'honneur.

D'autre part, le garçon de 10 à 20 ans est imaginaire et souvent romanesque. Il a de l'amour-propre, de l'émulation. Un uniforme pittoresque contribue à le captiver, à lui donner le sentiment de la hiérarchie, de la discipline et l'esprit de corps, qui est un noble sentiment quand on ne le fait pas dégénérer. C'est pourquoi l'Association a tenu à conserver l'uniforme si pratique des scouts.

En effet, si on supprime du scoutisme ce qui aux yeux des observateurs superficiels semble puéril : serment, insignes, uniforme, distinctions honorifiques ; si on supprime les jeux en plein air, le côté romanesque ; si on n'attache que peu d'importance à la vie de campement, si on supprime



SERMENT DE L'ÉCLAIREUR

L'Éclaireur promet sur son honneur :
D'agir en toute circonstance comme un homme conscient de ses devoirs, loyal et généreux ;
D'aimer sa patrie et de la servir fidèlement en paix comme en guerre ;
D'obéir au Code de l'Éclaireur.

CODE DE L'ÉCLAIREUR

1. La parole d'un Éclaireur est sacrée. Il met son honneur au-dessus de tout, même au-dessus de sa propre vie.
2. L'Éclaireur sait obéir. Il comprend que la discipline est une nécessité d'intérêt général.
3. L'Éclaireur est un homme d'initiative.
4. L'Éclaireur prend en toute circonstance la responsabilité de ses actes.
5. L'Éclaireur est courtois et loyal envers tous.
6. L'Éclaireur considère tous les autres Éclaireurs comme ses frères, sans distinction de classe sociale.
7. L'Éclaireur est généreux et vaillant, toujours prêt à se porter à l'aide des faibles, même au péril de sa vie.
8. L'Éclaireur fait chaque jour une bonne action, si modeste soit-elle.
9. L'Éclaireur aime les animaux et s'oppose à toute cruauté à leur égard.
10. L'Éclaireur est toujours gai, enthousiaste, et cherche le bon côté de toute chose.
11. L'Éclaireur est économe et respectueux du bien d'autrui.
12. L'Éclaireur a le souci constant de sa dignité et du respect de soi-même.

enfin ou si on n'accorde que peu de place au développement des pouvoirs d'observation, on dépouille le scoutisme d'une bonne partie de ses éléments essentiels. Ainsi modifié, il ne présenterait rien qui le différencierait notablement de ce que font déjà en France les associations sportives.

Or, celles-ci ont leur objet spécial et nécessaire. L'Association des Éclaireurs de France, par le but qu'elle se propose, ne peut entraver en rien le développement des sociétés de gymnastique, de sport ou de préparation militaire, patronages ou autres, en pleine prospérité.

Au contraire, ces sociétés auront intérêt à voir se former dans leur sein une élite de jeunes gens animés de l'esprit de l'Éclaireur.

Ceux de leurs membres qui comprendront que le scoutisme peut être pour eux un complément de formation morale devront donc adhérer individuellement à l'Association des Éclaireurs de France, sans pour cela quitter les organisations auxquelles ils appartiennent.

Il est indispensable encore qu'il soit bien nettement établi que les Éclaireurs de France n'ont aucune couleur politique. Ils accueillent parmi eux tout jeune homme, quelles que soient ses opinions personnelles ou ses convictions religieuses, du moment qu'il accepte de prêter le serment et d'observer le Code de l'Éclaireur. L'Association a été fondée uniquement dans le but de contribuer à l'union nationale.

Il faut enfin qu'il soit bien compris que les Éclaireurs de France ne constituent pas un groupement militaire.

Sans doute la formation morale et pratique donnée aux éclaireurs contribuera à faire d'eux d'excellents soldats, mais cette formation a un but plus général et plus élevé : celui de permettre aux jeunes gens de devenir de bons citoyens agissant avec énergie, loyauté et décision, dans toutes les circonstances de la vie.

Toute personne qui en fera la demande au Siège social des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris, recevra gratuitement les statuts de l'Association et des bulletins d'adhésion. Il est également répondu par lettre à toute demande de détails et renseignements, ainsi qu'à toute question concernant l'Association.

Le Comité directeur des Éclaireurs de France vient d'éditer une nouvelle brochure contenant des instructions complètes sur l'organisation et le fonctionnement de l'Association. Elle est envoyée gratuitement contre 0 fr. 60 adressés en timbres français ou par mandat-poste au Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

Un Drame dans les Pampas A la poursuite des Chevaux sauvages

M. Marshall Loggin raconte les péripéties d'un drame de sa jeunesse, alors qu'il était éleveur de chevaux dans les pampas de l'Uruguay, drame qui évoque la fin terrible de Brunehaut, reine d'Austrasie.

En 1864 je me trouvais dans la République de l'Uruguay où j'exerçais le métier d'éleveur de chevaux, dans l'estancia (ferme) Monson, située en pleines pampas à 126 milles de Montevideo et à 60 milles de San-Jose.

Comme vous le voyez, j'étais assez loin du monde civilisé — civilisé est une façon de parler, car le pays était en ébullition, à cause de ces éternelles guerres civiles qui rendent presque inhabitables les républiques sud-américaines.

Le gouvernement consistait en deux partis : les *Colorados* ou les Rouges et les *Blancos*, les Blancs, qui se fusillaient sans relâche pour obtenir la suprématie.

Les chevaux, d'après la loi du pays, peuvent être réquisitionnés, et justement, quelque temps avant l'époque à laquelle je fais allusion, quarante de mes meilleurs chevaux avaient été saisis par les soldats du général Fjorès, naturellement *Por il servizio della Patria!*...

Il ne me restait qu'une seule bête. Ne pouvant pas faire mon travail quotidien avec elle, j'achetai une petite jument et un poulain sauvage, d'une force extraordinaire et tellement ombrageux qu'il cassait fréquemment son licou quand il avait peur. Son nom était Mors.

Un soir du mois de juin — qui est le milieu de l'hiver en Amérique du Sud — avant de me coucher, j'avais solidement attaché Mors à son piquet profondément enfoncé dans la terre et j'avais placé la petite jument près de lui.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je fus réveillé en sursaut par le bruit d'une grosse cavalcade : c'étaient des juments sauvages qui galopaient devant ma ferme et hennissaient furieusement.

D'habitude les chevaux sauvages ont le droit de courir où ils veulent, pourvu qu'ils soient accompagnés de cow-boys qui les maintiennent et surtout pourvu qu'on ait demandé d'avance aux propriétaires des terrains qu'ils traversent la permission de les laisser passer.

Cette fois, les personnes auxquelles appartenaient les juments n'avaient pas eu la courtoisie de m'avertir, de sorte que je ne pouvais prendre aucune mesure de précaution. Je me levai donc précipitamment et m'habillai en toute hâte.

Lorsque j'arrivai dans le champ derrière ma ferme, je trouvai mon poulain qui cou-

rait affolé tout autour de sa corde. Prévoyant qu'il allait certainement casser son licou, je m'empressai de brider la jument et de le détacher.

En effet, à peine avais-je dénoué la corde, que Mors s'élançait vers la pampa. Je sautais sur la jument et partis à sa poursuite.

Mes terres consistaient en sept milles carrés traversés par plusieurs ruisseaux. L'un d'eux, plus large que les autres, coulant de l'Est à l'Ouest, formait la limite de ma propriété.

Le terrain, plat dans le Sud, était rocheux vers le Nord et couvert de monticules parsemés çà et là de grosses pierres dissimulées par les herbes. Avant d'enfourcher ma jument, j'avais eu soin d'emporter des *bolas* de bois. Les *bolas* sont un appareil qui sert à attraper les chevaux sauvages et qui se compose de trois boules attachées à une corde. Les *Gauchos* s'en servent avec une adresse extraordinaire et attrapent en plein galop un cheval à cent mètres de distance. Les *bolas* s'enroulent autour de ses jambes et le maintiennent prisonnier, exactement comme le lasso des Mexicains.

J'avais donc poursuivi mon fugitif pendant deux milles et je m'apprêtais à lui lancer mes *bolas* quand il s'arrêta tout à coup.

Je sautai à bas de ma jument et, m'approchant doucement de Mors, je saisis la corde qui pendait encore à son cou. J'avais cru pouvoir le maintenir; mais, après avoir bondi de-ci de-là, il se sauva au grand galop, m'entraînant avec la corde à laquelle j'étais attaché...

Car, par un de ces hasards malencontreux qui bouleversent notre destin, au moment même où le poulain venait de se sauver, la lanière de mes *bolas* s'était emmêlée dans la corde, si bien qu'un nœud s'était formé juste au-dessus de ma cheville... J'étais donc entraîné à la suite de mon cheval, la jambe emprisonnée dans sa corde et couché sur le dos.

L'animal effrayé galopait à présent à toute vitesse et il m'était absolument impossible, étant donné ma position, de rien tenter pour défaire ce nœud maudit!

Immédiatement, je cherchai mon revolver dans ma poche. Hélas! je l'avais oublié. Je cherchai mon couteau... je ne l'avais pas davantage...

Ainsi je me trouvais désarmé, à la merci de cette brute qui me traînait sur le dos, comme un sac de pommes de terre, et avec une telle rapidité que j'allais infailliblement m'écraser la tête contre les rocs de la prairie...

J'essayai d'attraper la corde pour changer de position, mais je ne réussis qu'à rouler sur le côté et à me contusionner affreusement le visage. Désespéré, je me laissai tirer et tâchai seulement de protéger ma tête avec mes mains, surtout lorsque je m'aperçus que mon cheval fongait sur un rocher plus haut que les autres. Je crus un instant que j'allais être assommé sur le coup, puis, l'instinct de la conversation ai-

dant, je rassemblai toutes mes forces, m'arc-boutai pour présenter ma hanche au granit et, rebondissant comme une bille de billard, je franchis l'obstacle et roulai de l'autre côté, le front écorché en dix places différentes, le visage en sang.

Après cet effort, je m'abandonnai à ma triste destinée, anéanti, le cerveau comme vidé.

J'entrevis, à travers un épais brouillard, ma femme et mes enfants qui dormaient encore à la ferme, inconscients de la mort qui me guettait à chaque seconde et dont le sort, après ma lamentable fin, serait bien précaire dans cette solitude, loin de toute civilisation, à la merci de sauvages ou de bandits sans foi ni loi...

Même à présent je ne puis pas songer à ces terribles instants sans frissonner d'une sorte d'angoisse rétrospective.

Tout à coup je m'aperçus, confusément, qu'il y avait quelque chose de changé dans ma situation.

En effet, rouvrant les yeux, je constatai que mon poulain m'entraînait maintenant à travers de grands champs de *pajas* — une herbe très longue et très solide avec laquelle on fait des paniers. — Instinctivement, j'en attrapai deux touffes et je m'y cramponnai : cet effort ralentit la course de Mors, qui se mit alors à tourner autour de mon point d'appui. Il était d'ailleurs en nage et sa bouche pleine d'écume. Me courbant alors vers ma cheville, je réussis à atteindre le nœud de cette corde damnée. J'allais le dénouer quand Mors fit un écart et recommença à galoper. Cette fois je me vis perdu, à moins qu'un miracle ne se produisit...

Il se produisit. Mais il était la conséquence d'un phénomène naturel. En passant dans l'herbe, très humide encore de la rosée de la nuit, la lanière de cuir, sous l'action de l'eau, se détendit en se gonflant (car ces lanières sont taillées circulairement dans la peau du bœuf) et cette dilatation eut pour résultat de défaire le nœud qui retenait ma cheville prisonnière.

Un dernier écart de Mors et je demeurai immobile enfin, dans les hautes herbes, tandis que le poulain, débarrassé de son fardeau, disparaissait en galopant de plus belle.

Je dus rester plus d'une heure anéanti, brisé, dans ce champ qui se trouvait à un mille au moins de la plus proche hutte de berger.

Un mille! Comment couvrirais-je jamais cette distance qui me semblait énorme? J'étais seul dans ce désert. A moins d'un hasard extraordinaire, personne ne viendrait m'y découvrir... Que faire? Désespérer? Non, quand la vie est en jeu c'est étonnant ce que l'on est capable de tenter... Aujourd'hui encore, lorsque je considère l'état dans lequel je me trouvais après cette course infernale, je me demande comment j'ai pu avoir le courage de me lever sur mes genoux et sur mes mains, et de marcher ainsi vers la hutte du berger.

Quel affreux calvaire! Quel pèlerinage diabolique! De temps en temps, je me

cramponnais à une roche pour me dresser et pour évaluer le chemin que j'avais parcouru... Mais cette hutte — comme la voile qu'aperçoit le naufragé, de son épave — me semblait toujours aussi loin.

Un effort surhumain me porta jusqu'à deux cents mètres de là cabane. Heureusement le berger, un vieux Paraguayen, était assis à sa porte. Il vit mes signaux, s'approcha de moi et s'offrit à me secourir.

Je lui demandai, dans un souffle, car je n'avais même plus la force de parler, de tâcher de retrouver ma jument. Il la chercha et la retrouva en effet juste à l'endroit où je l'avais laissée. Ces animaux sont dressés à ne pas bouger de la place où on les abandonne quand on laisse pendre leurs rênes au bout de leur mors.

Le vieux berger me porta pour ainsi dire sur le dos de ma jument. Je m'accrochai à son cou et tranquillement, de son pas léger, elle prit le chemin de la ferme. Car ces petites juments possèdent le même

instinct que les pigeons voyageurs et rentrent en droite ligne à leur écurie, quels que soient les détours qu'on ait pu leur faire faire.

Lorsque j'arrivai à la ferme, ma femme me prit dans ses bras et me coucha sur mon lit. Mes vêtements étaient en lambeaux, les talons de mes bottines arrachés, mon corps n'était qu'une plaie et pourtant, chose bizarre, je n'avais pas un os de cassé.

Trois semaines plus tard je commençais à pouvoir remuer sur mon lit, quand je reçus la visite d'une troupe de Gauchos, de mes amis, qui me rapportaient Mors. Ils l'avaient capturée la veille, avec leurs *bolas*.

Mon premier mouvement fut de le faire tuer, puis je me ravisai et je le gardai dans mon écurie. Dix ans plus tard, il était encore à mon service, nous étions les meilleurs amis de la terre et nous avions couvert ensemble des centaines de milles.

Adapté de l'anglais par

MAURICE DEKOBRA.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Episodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par LOUIS BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE IX (Suite.)

VIF-ARGENT semble se recueillir, mais Mistoufle, désireux d'avoir une solution brève, continue à mettre son capitaine au courant des événements qui se sont passés en son absence.

« Je ne sais pas exactement, lui dit-il, quelle mission vous avait été confiée; car vous aviez disparu sans nous donner d'autre ordre que d'aller vous attendre au rio Zarzéis... un fichu coin qui a coûté la vie à ce pauvre Chabrique... »

— Quoi! Chabrique est mort?...

— Assassiné par un de ces matadors...

— C'était un brave et un fidèle, sur lequel on pouvait compter. Il va nous manquer terriblement... Combien sommes-nous d'hommes ici?...

— Neuf, en te comptant...

— C'est peu.

— Plus Siori, l'Indien.

— Nous ne pouvons pas encore faire fond sur lui... Tu connais les Indiens aussi bien que moi... Ils sont versatiles et, si bons qu'ils paraissent, il faut toujours se défier de leurs caprices...

« Donc, neuf hommes... de vrais lapins, moi compris, j'en conviens... mais nous ne pouvons rester exposés à une surprise... la compagnie de Perez se monte au moins à cent hommes... Carbajal dispose d'au moins cinq cents hommes... »

« Au cas où nous serions cernés, que ferions-nous? »

— On se ferait tuer...

— Bien répondu. C'est du Corneille tout pur. Mais ce n'est pas pour cela que M. du Wallon m'a donné carte blanche...

« Nous devons délivrer le pays des Matadors et de la Hija Alferez... »

« Si j'avais convoqué si peu de monde au rio Zarzéis, c'était parce que notre première expédition devait se borner à une reconnaissance d'éclaireurs... »

« Les événements ont dérangé mes plans... je ne puis certes pas te blâmer d'être allé de l'avant, à ma recherche. Tu as d'autant mieux fait que nous voilà réunis... mais il convient d'être raisonnables... »

« Nous avons découvert un repaire de ces maudits Matadors, qui pourrait au besoin nous servir à nous-mêmes de centre d'opération. Mais, pour le moment, j'estime que nous ne sommes de force ni à l'occuper, ni à le conserver... Il faut battre en retraite... »

— Quoi! C'est toi, Vif-Argent, qui parles de retraite!

— Oui, mon petit. Quand on a le droit de s'abriter sous le drapeau français, ce n'est pas pour le compromettre naïvement et pour une vaine gloire... Nous devons quitter le plus tôt possible cette hacienda où nous serions pris comme lièvres au gîte et, nous rapprochant de Tampico, appeler tous nos volontaires...

« Et alors nous reviendrons ici... et je te jure qu'eussions-nous cinq cents Matadors devant nous, je n'hésiterais pas à commander l'assaut... Je veux être l'assiégeant et non pas l'assiégé... »

« M'as-tu compris? »

— Oui, oui, et je te demande pardon de la bêtise qui m'est échappée... mais je dois te dire que j'avais déjà songé à avertir nos amis... et voici déjà vingt-quatre heures que Petit-Pain, dont tu connais l'agilité et l'endurance, est parti pour Tampico...

— Tu as bien agi... mais laisse-moi te dire en ce cas que nous ne sommes plus que huit...

— C'est vrai... Je n'y songeais pas...

— Et que huit hommes, si vaillants qu'ils soient, ne suffisent pas pour combattre une armée... Donc, prends tes mesures. Nous partirons aussitôt que les grandes chaleurs du jour seront tombées...

« D'ici là, je vais visiter l'hacienda de fond en comble... en vue d'un siège, il est bon d'en connaître tous les détours. Ces forêts sont machinées comme des scènes de théâtre... »

« Enfin, si Siori revient, dis-lui que je veux lui parler et retiens-le... »

— Entendu, capitaine. Vos ordres seront exécutés. »

Mistoufle a repris l'attitude du soldat devant son chef.

Vif-Argent commence la visite de l'hacienda : au rez-de-chaussée, avec la salle des armes, ce sont de vastes pièces qui servent de caserne aux Matadors, véritables sentines de malpropreté, bien dignes de soldats sans discipline et sans respect d'eux-mêmes.

Le capitaine français, habitué à d'autres mœurs militaires, les traverse rapidement, avec dégoût. Un escalier se présente à lui, il le gravit rapidement et atteint le premier étage.

Là sont les chambres des officiers, guère mieux tenues, présentant tous les vestiges d'une orgie interrompue.

Une seule, isolée, et d'une propreté méticuleuse : les murs sont blanchis à la chaux. Par terre, des peaux de bêtes forment un lit et au mur s'écartèle l'aigle mexicain... C'est ici, à n'en pas douter, que loge le chef Bartolomeo Perez. Une table, quelques chaises composent tout le mobilier. C'est la cellule d'un moine plutôt que le logis d'un soldat... Vif-Argent passe et monte au second étage que couronne une terrasse.

Il ouvre une porte et tombe en arrêt.

Au premier coup d'œil, il a reconnu l'appartement d'une femme. Il se rappelle la chambre dans laquelle naguère il a surpris la fille de son ennemi... C'est le même luxe, mais ce qui le frappe surtout, c'est cette odeur subtile, pénétrante, énervante, qu'il reconnaît pour l'avoir respirée une fois déjà...

Cette odeur flotte dans l'air, imprègne les étoffes et produit sur le cerveau une impression qui ressemble aux symptômes de l'ivresse... Tout est clos et la concentration de l'air active la force de cet étrange parfum... Vif-Argent se hâte d'ouvrir la fenêtre, l'air pénètre, et c'est comme de la vie qui entre...

« Singulière fantaisie de femme! murmure-t-il, et qui ressemble à la terrible passion de l'opium... »

Maintenant, il examine plus attentivement les meubles, la table sur laquelle repose une lampe au globe dépoli, il constate que cette lampe est à la fois un brûle-parfums et que c'est d'elle qu'émane l'odeur enivrante.

Il y a sur cette table un petit carnet entr'ouvert.

Il le feuillette et s'étonne. Les pages sont couvertes de traits irréguliers, sans forme précise, comme si la main qui les a tracés ne parvenait pas à exprimer une pensée obscure.

Il les étudie soigneusement, et voici qu'à travers ces hiéroglyphes un mot se détache, net, intelligible : Grâce !...

Puis on peut suivre la déformation du mot plusieurs fois répété : on ne lit plus rien.

« J'ai vu des manuscrits d'aliénés, murmure Vif-Argent, ils ont exactement le même caractère que celui-ci ; et pourtant, à l'examiner de près, il semble qu'il y ait là l'effort d'une raison qui se débat, qui se révolte... »

Sa curiosité se surexcite ; il aperçoit un petit meuble de bois précieux, dont les tiroirs sont entr'ouverts, comme si, dans un départ précipité, on n'avait pas eu le temps de les fermer.

Saisi d'un de ces pressentiments que rien n'explique, il ouvre un de ces tiroirs précipitamment. Il est plein de rubans, de dentelles, de gants. C'est un de ces capharnaüms où une jeune fille entasse, — sans même les regarder, — nombre de petits objets auxquels elle n'attache pas d'importance.

Il fouille dans ce monceau de fanfreluches, quand tout à coup, au fond, il sent un corps dur, petit, qui fuit sous ses doigts. Il parvient à le saisir, il le tient et l'amène à la lumière...

Et il reste immobile, comme médusé... C'est une pierre de la grosseur d'une noisette, transparente, d'une couleur violette, elle est percée d'un trou qui permet l'introduction d'un fil... et une de ses faces est taillée en camée... représentant sous une forme rudimentaire un des anciens dieux des Toltèques, les premiers habitants du Mexique...

Vif-Argent, très pâle, s'efforce de commander à son émotion.

Une pensée a jailli dans son cerveau... un souvenir ! Cette pierre, il en a vu de semblables... elles formaient un collier.

Et ce collier... quelqu'un le portait quelquefois... Qui donc ?

« Non, non, murmure-t-il, je ne veux pas me laisser entraîner par mon imagination... Et pourtant mes yeux ne me trompent pas... oui, c'est bien cette couleur violette, c'est bien une améthyste... Cette gravure est bien identique à celle dont je me souviens... Ces pierres, j'ai souvent joué avec elles, en les faisant couler dans mes mains... »

« Et ce collier, je l'ai vu au cou de ma mère ! »

Il est saisi d'une émotion intense, des larmes montent à ses yeux...

Encore ses doigts fouillent dans le tiroir ouvert... plus rien.

Il reprend la pierre, l'approche de la fenêtre, et d'instant en instant, ses derniers doutes s'effacent... Mais alors comment cette améthyste se trouve-t-elle entre les

de leurs chevaux... Ils seront là dans un quart d'heure...

C'est-à-dire que si les huit hommes de la compagnie de Vif-Argent n'ont pas trouvé le moyen de s'évader de cette maison, où les circonstances les ont contraints de s'attendre, ils seront pris comme dans un piège et fusillés impitoyablement, bien heureux s'ils échappent aux tortures que les Matadors infligent à leurs prisonniers avant de leur donner la mort.

Sur un signal, les sentinelles se sont repliées...

Maintenant, ils sont tous dans la grande cour de l'hacienda, groupés autour de Vif-Argent et prêts à exécuter ses ordres.

Fuir ! Ce seul mot fait passer un frisson dans les muscles de ces braves qui n'ont jamais boudé devant la mort.

Ils sont armés, la carabine haute, le couteau et les pistolets à la ceinture.

Bec-Salé a l'air plus martial que jamais et son clairon frétille sur sa poitrine :

« L'oiseau a envie de chanter, » dit-il en riant.

La Bombe se redresse et paraît avoir six pieds, jusqu'à Ben Tayeb qui sourit de toutes ses dents, tout guilleret d'avoir à en découdre.

Tous sont prêts : ils n'attendent qu'un signe de Vif-Argent.

Celui-ci reste immobile, réfléchissant. Ses traits semblent avoir pris la dureté du marbre, et à tra-

vers ses paupières à demi baissées, son regard jette des flammes.

Tous le contemplent : qu'il leur dise de mourir et ils l'acclameront...

Une seule issue leur est ouverte, la grande porte par laquelle ils sont entrés et dont ils ont brisé la serrure...

Cette porte ouvre sur une courte chaussée qui aboutit au pont de pierre, jeté sur le précipice où court le torrent qui enserre l'hacienda de sa ceinture d'argent...

En s'établissant à la tête du pont, huit hommes, — car ils sont huit, qu'on ne l'oublie pas, — peuvent arrêter pendant quelques minutes le flot des Matadors qui va s'engager sur ce passage étroit...

Ils en tueront dix, vingt, quarante...

Ils sont deux cents...

« Siori ! » appelle Vif-Argent.

L'Indien accourt.

« Connais-tu, lui dit le capitaine, quelque réduit secret, où mes hommes se puissent cacher pendant quelques heures ? »

— Oui, maître... une caverne, en contrebas des murailles... et que nul ne connaît.



CAPITAINE VIF-ARGENT

En s'établissant à la tête du pont, huit hommes pourraient arrêter le flot des Matadors. (P. 275, col. 3.)

main de la fille de Bartolomeo Perez, de l'implacable ennemie des Français, de Dolora, la Hija Alferéz ?...

A ce moment, au dehors, des cris retentissent...

Aux armes !... Et le clairon de Bec-Salé jette sa note stridente.

Vif-Argent bondit... Il glisse dans sa poche la pierre mystérieuse et s'élance dans l'escalier...

... Où il rencontre Mistoufle, qui lui crie : « Capitaine, voici les Mexicains... Et ils sont plus de deux cents.

CHAPITRE X

L'alarme. — Pour mourir, il faut une permission. — Où Vif-Argent mérite son nom. — On se grouille ! — Pouvoir de l'alcool. — A boire ! — L'orgie. — Un signal. — Huit contre deux cents. — Carhajaal prisonnier. — Encore Perez ! — La révélation. — Est-elle morte ?

C'est l'Indien Siori qui a donné l'alarme.

Monté sur une crête de rochers qui domine tout le pays, il a aperçu à plus d'une lieue de distance les bandes de guerillas qui se dirigent vers l'hacienda, au triple galop

— Et, de cette caverne, ils pourront s'évader, si je leur en donne l'ordre...

— Oui, maître.

— C'est bien... »

Une indicible expression de désappointement passé sur le visage de ces intrépides qui ne rêvent que plaies et bosses, sans même raisonner sur le danger qu'ils peuvent courir...

Et on va se défiler comme cela, caner devant ces misérables Matadors...

« Capitaine, dit Mistoufle, se faisant le porte-paroles de ses compagnons, vous savez que nous sommes tous prêts à nous faire tuer.

— Je le sais, répond froidement Vif-

Argent. Mais vous ne devez mourir que quand je vous en donnerai la permission. »

Siori s'écrie :

« Moussu Delorme, ils ne sont plus qu'à dix minutes... Je les vois qui dévalent de la colline... On dirait qu'ils fuient... »

Vif-Argent regarde dans la direction indiquée. On voit des groupes de cavaliers qui courent à la débânde... En effet, il semble qu'ils soient poursuivis...

« Camarades, dit Vif-Argent à voix haute, suivez l'Indien...

— Oh! capitaine... on pourrait si bien taper dans le tas!...

— Obéissez, s'écrie Vif-Argent d'une voix tonnante, ou, sur mon honneur, je casse la tête du premier qui résiste...

— Et vous, capitaine?... Voulez-vous mourir tout seul?

— Je ne rends de comptes à personne... Toi, Mistoufle, reste auprès de moi... Siori, conduis ces hommes à la caverne dont tu me parles... Et là, qu'on se couche à terre et qu'on attende... Mistoufle, conduis-les et reviens, je t'attends... Fais vite... Bec-Salé, tu commandes, je compte sur toi... »

« Oui, capitaine... mais ne nous lâchez pas, comme au rio Zarzéïs. »

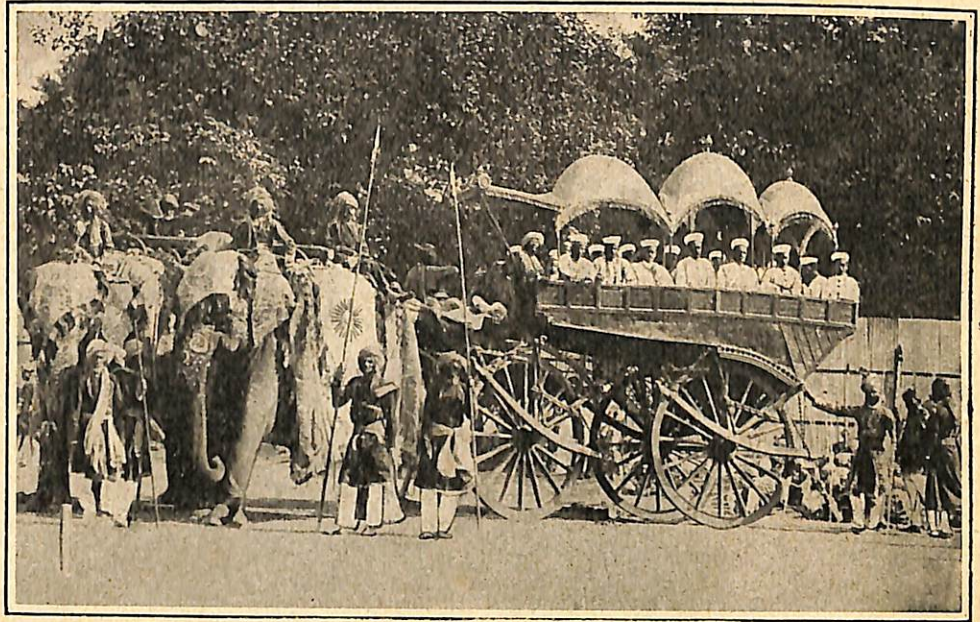
(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

Le LENDEMAIN DE FÊTE Dernier acte du « Durbar »

Le couronnement d'un empereur des Indes est, en soi, un événement assez considérable pour que nous puissions lui consacrer plusieurs notices.

rêver l'imagination d'un poète oriental. Les princes hindous avaient trouvé là une nouvelle occasion de rivaliser de luxe, et ils ne s'en privèrent pas! Ils avaient envoyé à Calcutta des détachements de leurs troupes indigènes aux uniformes étincelants d'or et de pierreries, des bandes d'éléphants caparaçonnés de harnais historiques, des chars aux ornements étranges.



Dans ce véhicule pittoresque remorqué par des éléphants de prix, étaient installés les poètes et les « pundits » de la cour d'un rajah.

Dans un précédent article, nous avons décrit les solennités du Durbar Day. Mais il nous reste à parler des fêtes et cérémonies qui, à la suite de ce jour mémorable, se succédèrent pendant plus de trois semaines dans les principales villes de l'Hindoustan.

Après Delhi, Calcutta voulut avoir, à son tour, un Durbar, et il faut rendre cette justice à la capitale du Bengale qu'elle sut organiser des fêtes beaucoup plus pittoresques que celles de Delhi.

Le roi et la reine (ou plutôt l'empereur et l'impératrice) avaient pris place (comme le montre une de nos photographies) sous une arche monumentale, d'où ils purent assister à un défilé dont l'éclat et la variété dépassaient tout ce qu'aurait pu

Et ce fut là comme une colossale reconstitution de l'Inde féodale, avec ses contrastes impressionnants.

Citerons-nous des chiffres qui montrent quel aspect grandiose revêtait cette manifestation?

Il y avait là plus de quatre cents éléphants de gala. Ce chiffre vous apparaîtra plus éloquent encore quand vous saurez que le plus grand nombre d'éléphants qu'on eût jamais réunis jusqu'alors dans une même fête ne dépassait pas deux cents têtes!

Les chevaux, presque tous de pure race arabe, étaient au nombre de douze cents; les chameaux formaient une bande de huit cents animaux. Quant aux figurants de l'espèce humaine, ils étaient au nombre de quatre mille.

Ne soyons plus surpris d'apprendre que le défilé dura deux heures pleines.

Nous avons déjà mentionné celle de nos photographies qui montrent les deux souverains sur leurs trônes. Au moment où cet instantané fut pris, c'était la députation du maharajah de Gwalior dont les gigantesques oriflammes déployaient leurs plis soyeux en face de l'empereur.

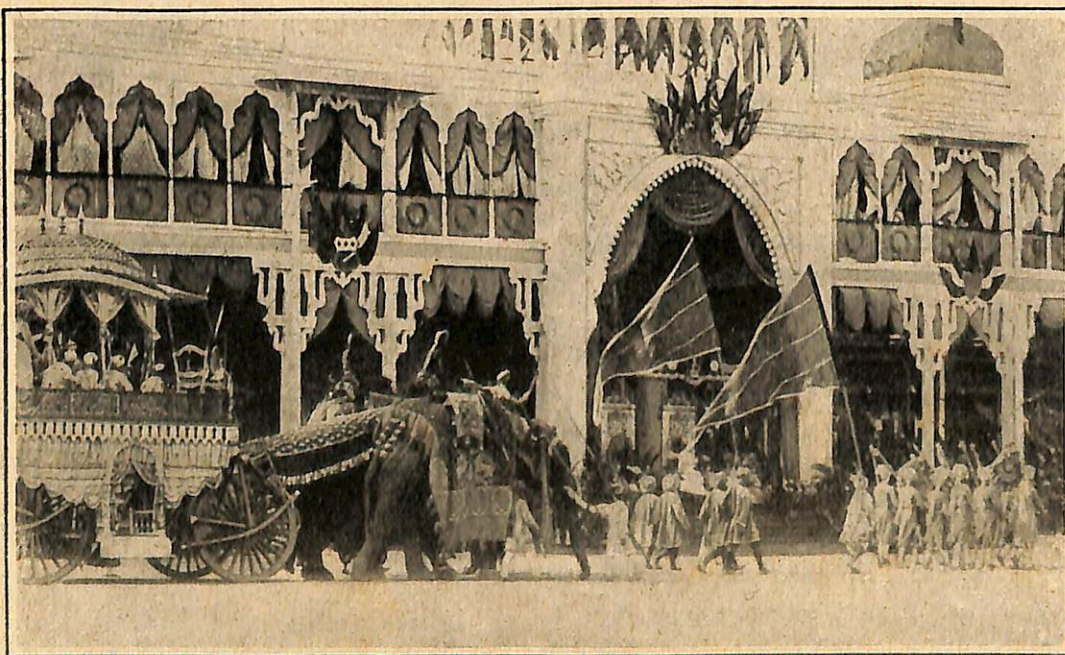
Et deux éléphants à la taille colossale, recouverts d'étoffe d'un prix inestimable, traînaient majestueusement derrière les gardes du corps le fameux char du maharajah, pesant véhicule aux revêtements d'argent massif.

La seconde photographie nous montre les poètes et les pundits (ou docteurs-théologiens) d'un rajah, installés dans une étrange tapissière que traînent des éléphants.

Ce simple détail nous montre que l'Inde vit encore sous un régime féodal semblable à celui de notre histoire, car les grands seigneurs du moyen âge aimaient à traîner partout avec eux leurs théologiens et leurs troubadours.

Autre temps, autre pays — mêmes mœurs!

CHRISTIAN BOREL.



LE DERNIER ACTE DU « DURBAR »

Tout caparaçonnés de harnais historiques et précédés d'oriflammes gigantesques, de majestueux éléphants passaient devant les souverains, traînant à leur suite le char du maharajah de Gwalior.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

Chapitre V

LE PANTALON ANIMÉ
(Suite.)

KALFAR fait appel à toute sa bravoure. Il s'approche prudemment de l'objet vénéré... Mais les jambes d'étoffe retombent, flasques, dans une immobilité complète. Le guerrier s'éloigne rassuré et tout aussitôt le vêtement se remet en danse.

Kalfar ouvre la bouche; il va appeler sa compagne de faction. Une enfant chère au Prophète expliquerait probablement l'attitude du pantalon. Mais l'Arabe hésite.

Emmie dort. Est-il besoin de la réveiller? S'il était un observateur, le brave guerrier se fût aperçu que la fillette était plus agitée qu'elle n'en donnait l'impression à premier examen. En effet, ses mains, allongées sur le sol, se livraient à de petits soubresauts qui, constatation bizarre, semblaient rythmer les oscillations du pantalon.

A ce moment même, la cousine de Tibérade, entre ses cils baissés, observe le guerrier et murmure :

« Oh ! oh ! Je crois ce digne homme mûr pour la dernière épreuve. Allons-y du grand jeu ! »

Glissant entre ses lèvres un fragment de bois creux dont elle s'était munie, elle se prit à parler, la voix contre-faite comme par la « pratique » des moniteurs de marionnettes, tout en imprimant au pantalon des mouvements désordonnés.

« Enfant aimée d'Allah, approche et entends les ordres que moi, houri des Paradis, je fus chargée de t'apporter. »

Du coup, Kalfar perd la tête. Le vêtement dansant, la voix d'une houri ! C'est trop pour sa superstitieuse cervelle. Inconséquemment il s'agite en mesure avec le pantalon.

« Enfant, écoute, » reprend la voix.

Alors le guerrier lâche son sabre et s'abat face contre terre, en psalmodiant « le la ill Allah, bismillah resoul » !

« Ali-ben-Ramsès, continue l'organe inconnu, est un fidèle observateur du Coran ! Demande-lui de te confier un cheval. Tu dirigeras ta monture vers l'Orient, ta monture portant le pantalon de Mohamed l'Inspiré.

— Un cheval, l'Orient, le pantalon, bégaya Kalfar. Je comprends, je comprends la houri !

— L'animal, poursuivait l'organe singulier, s'arrêtera de lui-même là où tu devras enfouir le vêtement dans la terre. Mon ombre sera devant lui. Va ! C'est de ta

ravant. Ces épingles reliées par un fil noir, invisible dans la nuit, aux doigts agiles d'Emmie, étaient la cause qui avait mis en mouvement le vêtement.

Comme on le voit, le miracle était un simple tour de passe-passe.

Et le guerrier, médusé, abasourdi, se préparait à gagner la tente de son chef pour lui rapporter le spectacle merveilleux auquel il venait d'assister, quand la haute silhouette de Ramsès apparut sur le seuil de son logis de toile.

Réveillé par le bruit, il avait perçu la

conversation de la fillette et de la houri. Tout comme le factionnaire, il avait été conquis par le merveilleux de l'aventure, sans soupçonner une minute qu'il pût y avoir supercherie.

« Kalfar, dit-il, je sais ce que tu voulais m'annoncer. Du fond de ma tente, j'ai entendu les ordres du Prophète. Ils seront exécutés. Va seller mon meilleur cheval. »

Le guerrier s'éloigna aussitôt.

« Toi, jeune fille, continua Ramsès, se tournant vers Emmie, tu accompliras la mission que le Prophète t'a confiée; quand tu rencontreras son ombre, tu lui diras qu'Ali-ben-Ramsès est un serviteur obéissant et fidèle.

— Oui, certes, je dirai cela... au... au... Prophète, oui, noble... seigneur ! » balbutia Emmie d'une voix tremblante, non d'émotion, mais d'une envie de rire contenue à grand-peine.

Cependant le chef des Snouss se prosternait à diverses reprises. Après quoi, il s'approcha du pantalon, le détacha de la pique qui le soutenait et, le tendant à la fillette :

« Prends, jeune étrangère, le précieux dépôt ! Agis ainsi qu'il a été ordonné ! »

Et comme elle simulait une hésitation respectueuse :

« Prends-le, insista le cheikh, prends-le sans crainte, puisque tu as le bonheur d'être celle que le Prophète a désignée. »

A ce moment, Kalfar ramenait devant la tente un cheval à la crinière flottante.

« Avant de partir, noble seigneur, entends une prière, murmura Emmie, en sautant en selle.

— Parle, ton vœu sera exaucé. »

Elle salua très bas.

« Je ne sais en quel endroit je rencontrerai la grande ombre du Prophète. Peut-être tout près. Peut-être loin. Un seul de mes compagnons reste ton hôte. Averti de mon départ, il voudrait m'assurer la pro-



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Le radeau déborda et glissa silencieusement sur les eaux paresseuses. (P. 278, col. 3.)

main que ce pays tiendra ainsi la richesse ! »

Un silence. L'Arabe prêtait l'oreille, espérant encore entendre l'envoyé céleste.

Au lieu de cela, il perçut l'organe d'Emmie, qui, s'étant débarrassée de son fragment de bois creux, avait repris d'emblée sa voix naturelle.

« O Prophète, ta volonté guidera ta servante ! »

Elle se leva, s'approcha de l'oriflamme improvisée par la superstition des Arabes, caressa l'étoffe de même qu'elle l'avait fait tout à l'heure.

Kalfar la regardait, croyant assister à quelque rite mystique. En réalité, la petite Parisienne retirait du vêtement des épingles recourbées qu'elle y avait fixées aupa-

tection de son escorte. Or, le Prophète n'a pas commandé cela.

— Alors que souhaitez-tu?

— Que ton hôte soit prévenu seulement au lever du jour.

— Il le sera; mais comment te joindra-t-il puisque toi-même ignores la direction où tu seras poussée?

La mutine fillette croisa ses mains sur sa poitrine, et d'un accent tout plein de componction, elle prononça :

« J'ai foi dans la bonté du Prophète. Il indiquera sa route à mon compagnon. »

Elle tendit la main, lança un adieu reconnaissant au cheikh hospitalier et, au grand trot, sortit du camp.

Seulement, une fois enfoncée dans les ténèbres, elle tourna le dos au désert et dirigea sa monture vers la sente raide que ses amis et elle-même avaient dévalée en arrivant de Beyrouth.

Durant ses allées et venues à travers le campement, la fillette avait appris que pour se rendre à Bassorah, le chemin le plus rapide était le plus long. Il s'agissait de regagner Beyrouth, d'emprunter le chemin de fer jusqu'à Alep.

De cette ville, une simple étape la conduirait à l'Euphrate, au courant duquel il suffirait alors de se confier. Elle louerait une embarcation du pays, un *kellek*, sorte de radeau, qui seul peut être utilisé sur le grand fleuve dont les eaux abondantes portaient naguère les flottes de Babylone, et que l'incurie turque a laissé s'ensabler, de telle sorte qu'il faut un tirant d'eau à peu près nul pour franchir les barrages, sablonneux ou rocheux dont son lit est obstrué.

Midoulet, à ce moment, dormait profondément. Il rêvait que les Arabes déplançaient la pique au pantalon et lui en faisaient présent. Le songe était mensonge une fois de plus.

Chapitre VI

SUR LA PISTE DE SIKI

Uko et Tibérade avaient quitté le camp avec la seule pensée de se mettre hors de portée des Arabes; mais, quelques kilomètres parcourus dans la nuit, la folie de leur entreprise leur apparut clairement.

Si peu géographes qu'ils fussent, ils savaient que plusieurs jours de marche seraient nécessaires pour atteindre Bassorah... Or, les paroles mêmes de Ramsès leur avaient appris qu'un désert étendait son obstacle entre eux et le but de leur voyage.

S'engager dans la solitude sans connaître la direction à suivre eût été le fait de gens dépourvus du plus élémentaire bon sens.

Ils se consultaient donc, fort embarrassés quand ils atteignirent le campement nocturne de marchands revenant de Damas avec une caravane de mules et de chameaux chargés de marchandises.

Ceux-ci les accueillirent avec la bonne grâce habituelle en ce pays où l'hospitalité passe pour un devoir; et, les voyageurs s'étant enquis des moyens de gagner Bassorah, leurs hôtes répliquèrent :

« Vous ne pensez pas vous y rendre par le désert? »

— Pourquoi donc?

— Ce serait chercher la mort. Pas de voie tracée, pas d'eau, pas de nourriture... Dix jours au moins sont nécessaires à la traversée. Pour l'effectuer, il faut équiper une caravane.

— Que faire alors?

— Retourner à Beyrouth, user de la voie ferrée jusqu'à Alep. De là, gagner l'Euphrate et vous embarquer pour Bassorah...

Les voyageurs se joignirent à la caravane qui cheminait lentement. Aussi fut-ce seulement le surlendemain soir qu'ils parvinrent à Beyrouth. Il leur fallut y perdre encore toute une nuit, et c'est seulement au matin du troisième jour qu'ils prirent place dans un train à destination d'Alep.

A la gare, une surprise les attendait. Un drogman du consulat de France les aborda et, les ayant questionnés, s'écria : « Seigneurs, vous êtes bien ceux que j'attendais. »

Et, tendant une lettre à Tibérade :

« Ceci vous expliquera cela. »

La missive était de la main d'Emmie et disait en substance :

« Obligée de continuer sur Bassorah, vous donnerai des nouvelles en cours de route. Midoulet resté au campement de Ramsès. Éviter de le retrouver à Beyrouth où il va nous chercher. »

Pourquoi la fillette ne les attendait-elle pas? mystère. Mais évidemment, elle avait une bonne raison.

Et confiants dans l'ingéniosité de la petite Parisienne, débarrassés de l'obsédant Midoulet, ils accomplirent avec assez de calme cette partie du voyage.

A Alep, des mulets, commandés à leur intention deux jours plus tôt, par une jeune fille qu'à son signalement ils reconnurent pour Emmie, les attendaient. Les patientes bêtes les portèrent sans accident à Bilissia, petit port sur l'Euphrate. A l'arrivée un marinier interpella les voyageurs, leur offrant un bon *kellek* pour naviguer sur le fleuve.

L'intérêt qu'ils témoignèrent à la proposition parut décider l'affréteur. Il murmura :

« Les seigneurs viennent de Beyrouth, sans doute? »

— Vous êtes curieux, l'ami, » commença Marcel.

Mais son interlocuteur reprit :

« Pas curieux, non. Yalmidar ignore la curiosité bonne tout au plus pour les femmes; mais il doit transmettre un message à des voyageurs en provenance de Beyrouth, et pour les reconnaître... »

— C'est différent. En effet, nous arrivons de cette ville.

— Bien... Etes-vous les amis d'une jeune fille qui s'est embarquée avant-hier?

— Peut-être.

— Elle m'a confié un écrit pour un monsieur... »

Il paraissait attendre que ses interlocuteurs prononçassent le nom.

« Monsieur Tibérade, » s'exclama Marcel.

L'homme eut un geste joyeux.

« C'est cela même! Voici le papier. »

C'était encore une lettre d'Emmie, ne contenant pas plus d'explications que la précédente, et invitant seulement son cousin et le général à faire diligence pour la rejoindre à Bassorah.

Deux heures plus tard, le *kellek*, paré, se balançait au long de la rive, chargé de provisions. Les bateliers occupaient leurs postes brandissant les perches, qui sont le seul moteur usité sur l'Euphrate. Les passagers embarqués, le radeau déborda et glissa silencieusement sur les eaux paresseuses.

Cela devait durer des jours. Tantôt on longeait des falaises abruptes, formées de roches rougeâtres. Alors l'eau, roulant sur un fond de même nature, prenait une teinte sanglante. Tantôt, au contraire, le lit du fleuve, large de un à deux kilomètres, se contournait en méandres serpentins au milieu de vastes plaines, imprimant au paysage une monotonie attristante. De rares bouquets de palmiers, des ruines géantes, où s'unissaient les tons rouges de la brique et la teinte noire du basalte, bossuaient seuls ces plateaux désertiques. Ici encore, l'incurie de l'administration turque a fait la solitude là où jadis florissaient de puissants empires. Le sol qui nourrissait des peuples nombreux est devenu stérile. Les journées coulaient, lentes, interminables, avec l'accompagnement peu récréatif de nuages de moustiques altérés de sang, et de soleil grillant les voyageurs; puis, quand l'astre avait disparu sous l'horizon, ils devaient se garantir de la fraîcheur des nuits, propagatrice de fièvres pernicieuses.

« Hein, général! disait Tibérade. Voilà des grandes manœuvres auxquelles nous ne nous attendions pas... »

— Certes! Mais nous allons avoir une journée de repos.

— De repos?

— Parfaitement. Ces mariniers m'ont averti que nous séjournions vingt-quatre heures au boing d'Hillah!

— Pour quelle cause?

— Des réparations nécessaires à notre *kellek*.

— Bon! si je ne me trompe, Hillah occupe le centre de l'emplacement de l'antique Babylone... Nous profiterons de l'arrêt forcé pour visiter ce qui reste d'une civilisation disparue. »

Et la navigation continua avec des horizons mélancoliques de champs incultes, désertiques, sillonnés de canaux d'irrigation obstrués par le lent travail des siècles, que l'administration des Osmanlis ne contrarie pas. De rares affluents déversaient dans le fleuve leur parcimonieux tribut liquide. De loin en loin, une ville moderne, presque aussi ruinée que les cités d'autrefois, trahissait la vie par les éclairs que piquait le soleil sur les ors des minarets et des coupes. Puis, la plaine se couvrit de dattiers. La vue de ces arbres fut un soulagement pour les voyageurs au sortir des étendues incultes parmi lesquelles le fleuve les avait emportés.

Enfin on s'arrêta à Hillah. Ici, au débarcadère établi sur des pilotis à demi pourris, que la première crue semblait devoir emporter, un nouveau billet d'Emmie les attendait, entre les mains d'un grand gaillard à l'air endormi, dont la fonction consistait à fixer les câbles d'amarrage à des anneaux rouillés. Hillah est une bourgade; mais alentour, sur une étendue de plusieurs kilomètres carrés, sous des bouquets d'arbres, parmi des marais, dorment les vestiges de la puissante Babylone. De-ci, de-là, jaillissent du sol des ruines massives, des débris de temples, de palais, de murailles... Mais, parmi ces formes colossales de granit, on chercherait vainement la trace des jardins suspendus dont s'émerveillait l'antiquité. De la cité géante, dominatrice, quelques décombres s'effritant un peu plus chaque jour sont tout ce qui reste. Tibérade réédita le mot du voyageur Lincoln :

« Cig-ît une civilisation qui ne renaîtra pas ! »

Le lendemain, les passagers du kellek réparé se rembarquèrent avec plaisir. Il y a une tristesse à fouler ce qui fut grand et n'est plus que poussière.

Enfin, le vingt-septième jour de navigation, l'immense oasis de dattiers dont Bassorah occupe le centre se montra à leurs yeux. Puis, les habitations, les palais bordèrent le fleuve.

Pour la première fois, les voyageurs eurent l'impression d'une ville florissante. C'est qu'en effet Bassorah est le grand entrepôt du golfe Persique dont elle occupe l'extrémité septentrionale. Là affluent les produits d'Arabie, de Perse, de Bagdad.

Les quais sont à peu près entretenus, les débarcadères presque en bon état.

Mais l'admiration de Tibérade et de son compagnon fit place au sentiment de la réalité qui les poussait en avant, par l'apparition du propriétaire du caravansérail Euphratikos, dressant le désordre de ses constructions sur la rive du fleuve.

Cet homme appelait d'un accent suraigu :

« Uko, général pacha ! Tibérade-bey !

— Nous répondons à ces noms, s'exclama Marcel.

— Alors, reprit le braillard, la jeune fille vous adresse ceci. »

Une lettre passa de ses doigts dans ceux du cousin d'Emmie, et le Français lut à haute voix :

« Sika, captive au palais du prince Ahmed. Y suis entrée comme jardinier. Venez vite. Je vous y introduirai par une petite porte s'ouvrant dans la muraille de briques, sur la ruelle des Médressés. Soyez armés; il importe d'être prêts à tout. Ta petite Emmie qui va pouvoir enfin te rejoindre. »

Comme dans un opéra bien fait, les deux hommes saisirent leurs armes et clamèrent :

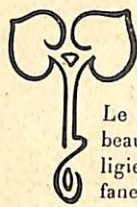
« Courons ! »

Mais jamais la figuration d'une académie de musique quelconque ne s'ébranla à une allure aussi précipitée que ces deux hommes, fouettés par l'appel de la fillette.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

La Bretagne Pittoresque



Croix et Calvaires

Le Finistère, si riche en costumes, en beaux meubles, en pardons, en fêtes religieuses suivies de réjouissances profanes, possède aussi un merveilleux trésor de pierre que l'art de ses sculpteurs et de ses architectes a su faire surgir de son sol de granit.

Dans ce pays favorisé, il n'y avait qu'à se baisser pour trouver la matière excellente, propre aux maçonneries robustes comme aux œuvres les plus déliées.

Ainsi, le plus naturellement du monde et influencé par sa foi profonde, le Breton utilisa son roc et ses chênes centenaires au mieux de ses aspirations.

Ses églises construites, il fut le seul à concevoir des monuments secondaires et parfois merveilleux comme les arcs de triomphe, les ossuaires et enfin les calvaires.

Son inspiration se donna libre carrière lorsqu'il lui fallut combiner les croix imagées et leurs soubassements, surchargés des personnages de la Passion. Il avait d'ailleurs d'excellents modèles vivants. Des acteurs, tantôt paysans, tantôt comédiens de profession, représentaient, devant les paroisses assemblées, de vieux mystères et quelquefois le drame du Golgotha.

Tout naïvement, nos tailleurs de pierre dessinaient, d'après nature, leurs figurines, et c'est de la sorte que des anachronismes assez amusants ont été commis. Les soldats romains ressemblent terriblement aux Espagnols ou aux mimes italiens qui s'en venaient jouer leurs pièces sacrées. Les habits bretons, la braie gauloise, figurent même chez les Juifs; et de saintes figures sont costumées à la mode celtique et, tout au moins, habillées comme les seigneurs de François I^{er}.

Il n'est pas un touriste qui n'ait vu en Basse-Bretagne au moins l'un des calvaires les plus célèbres. Parmi ceux-ci, le plus fameux est sans contredit celui de Plougastel-Daoulas, la paroisse des fraises et des primeurs. Pour atteindre ce bourg, vous pouvez prendre la ligne de Quimper à Brest, en descendant à la petite station de Kerhuon. Je vous recommande plutôt de pousser jusqu'à Brest et de vous embarquer au port, sur le vapeur qui accomplit quotidiennement le voyage par la rivière de Landerneau.

Cette excursion pittoresque a le mérite de vous faire voir une partie de la rade et de vous amener au vieux Plougastel. Au débarqué, vous aurez à monter une côte, fort escarpée, parmi les rochers et les bouquets de sapin. Arrivés au faite, vous jouirez d'un panorama sublime et tel qu'il n'en existe guère au monde. Après une demi-heure de marche vous atteindrez l'église et, sur sa place, vous verrez le calvaire, entouré d'une grille de fer depuis que certains touristes, peu scrupuleux, se furent amusés d'y graver leurs noms au couteau.

Le calvaire de Plougastel se compose d'un soubassement de maçonnerie, au-dessus duquel une théorie nombreuse de petits personnages, groupés par scènes de quatre à huit statuettes, représente la Passion. En tournant autour du monument vous retrouverez donc un vrai chemin de croix, taillé en pleine pierre, avec une fougue et une vie extraordinaires.

Il y a quelques années, on a éprouvé le besoin de rafraîchir ces figurines en les débarrassant des lichens, des mousses et des larmes vertes qu'y avaient semés les siècles. Je crois bien que les bailleuls (on appelait autrefois de ce terme les cotroyeurs et raccommodeurs de statues) ont

frotté si vigoureusement les personnages, que beaucoup paraissent encore trop neufs. Imaginez-vous les porches de nos cathédrales remis en l'état où ils se trouvaient au XIII^e ou XIV^e siècle ?

Le calvaire de Saint-Thégonnec est moins important. Les habitants de ce bourg ne l'ont pas construit avec le produit de la vente de leurs fruits, et en s'agenouillant ils ne peuvent réciter la prière qu'on prête aux Plougastellois : « Bénis nos fraisières, ô Dieu ! ces fraisières, par qui nos pères devinrent assez riches pour faire sculpter la vie et la mort dans la pierre ! »

Trois lieues séparent Morlaix de Saint-Thégonnec, éloigné lui-même de deux kilomètres de la station. C'est une halte qui s'impose aux touristes désireux de voir, — non seulement un calvaire composé d'une croix sculptée dont le fût supporte de petits personnages audacieusement groupés sur les croisillons, et d'autres groupés à la base des croix, — mais encore une église Renaissance, un ossuaire et un arc triomphal, en façade du cimetière.

L'ensemble forme un tableau monumental remarquable et d'une originalité telle, qu'on se croirait en face d'une mosquée, tant les tourelles, les clochetons couronnés de boules évoquent l'architecture des Osmanlis.

Si vous voulez jeter les yeux sur la photographie du calvaire de Pleyben, vous serez frappé par la masse imposante de ce monument, élevé sur des arcades dont la hauteur vous est indiquée au moyen de la voiture que vous apercevez à travers la voûte fermée par les cintres. Cette superbe composition porte au-dessous du larmier une représentation très correcte des scènes de la Passion. Le dernier construit des calvaires, au commencement du XVII^e siècle, il offre moins de naïveté et plus d'habileté de ciseau. Toutefois, et c'est fort heureux, les artistes ont conservé les bonnes traditions du moyen âge et la verve ne fait point défaut à cette figuration couronnée de belles croix. Peu de touristes connaissent Pleyben qui se trouve à cinq lieues de Châteaulin, hors des routes fréquentées. Les cyclistes trouveront des côtes de six kilomètres de longueur et des descentes proportionnelles.

Si le calvaire de Pleyben est le dernier-né des monuments de ce genre, Saint-Jean-Trolimon en revendique la priorité.

Il semble bien que c'est là, dans cette presqu'île de Penmarch, battue des vents, que le constructeur de la chapelle voisine eut l'idée d'adjoindre cette curieuse construction à la petite paroisse de Tronoën.

La photographie reproduite dans la page ci-contre montre bien l'état de délabrement de ces amusantes sculptures, groupées par blocs renfermant trois et quatre petits personnages de soixante centimètres de hauteur environ.

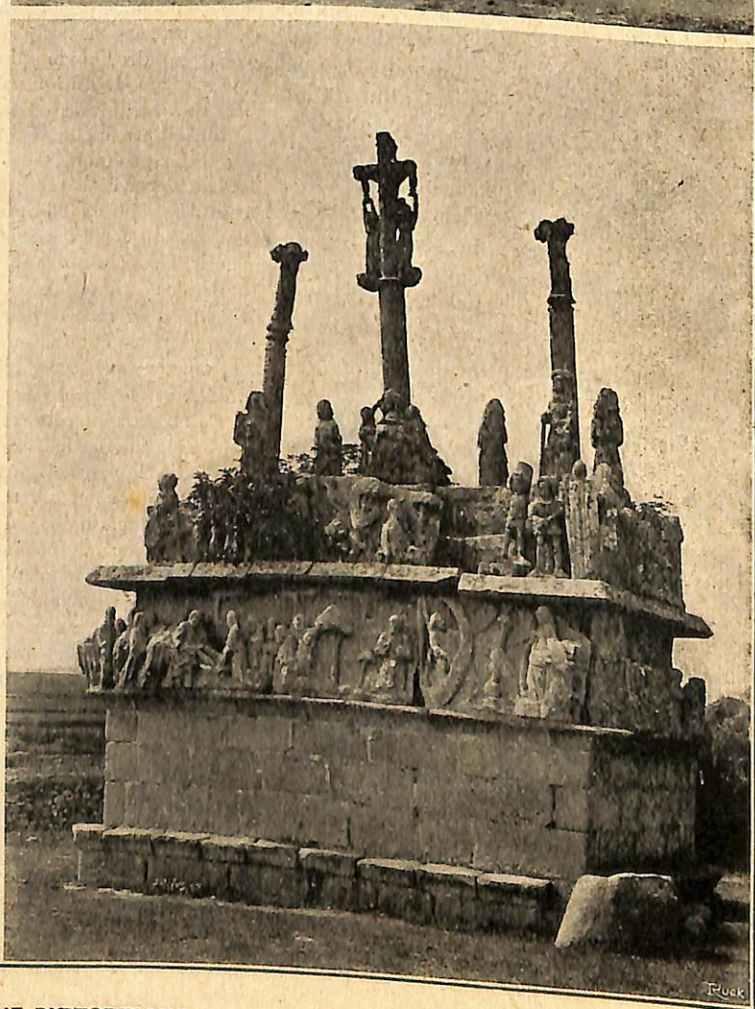
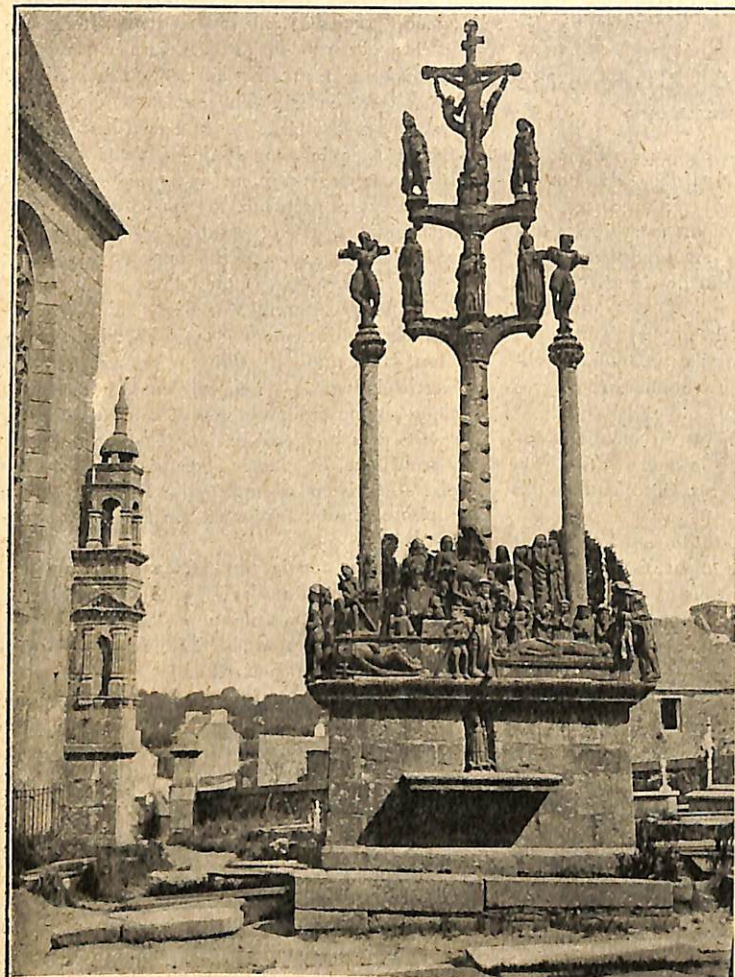
Les fûts des croix sont ronds et le sommet et les extrémités des croisillons semblent écourtés par l'usure.

Ici, la vieille pierre a pris une patine argentée et les angles, le tracé des gestes, l'expression des physionomies quoique adoucis, limés par la râpe du vent de mer et les projectiles de sable, ont gardé une forte saveur.

Nos reproductions sont plus éloquentes que nos descriptions et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer nos lecteurs.

Ils se souviendront des calvaires bretons, uniques dans l'histoire des monuments religieux, car, si l'on connaît dans nos vieilles provinces des croix sculptées d'un assez beau jet, elles ne sont jamais accompagnées de ce grouillement prodigieux de figurines, presque vivantes, tant l'artisan sculpta avec foi un granit qui, aujourd'hui encore, chante la gloire de la vieille race armoricaine.

CHARLES GÉNIAUX.

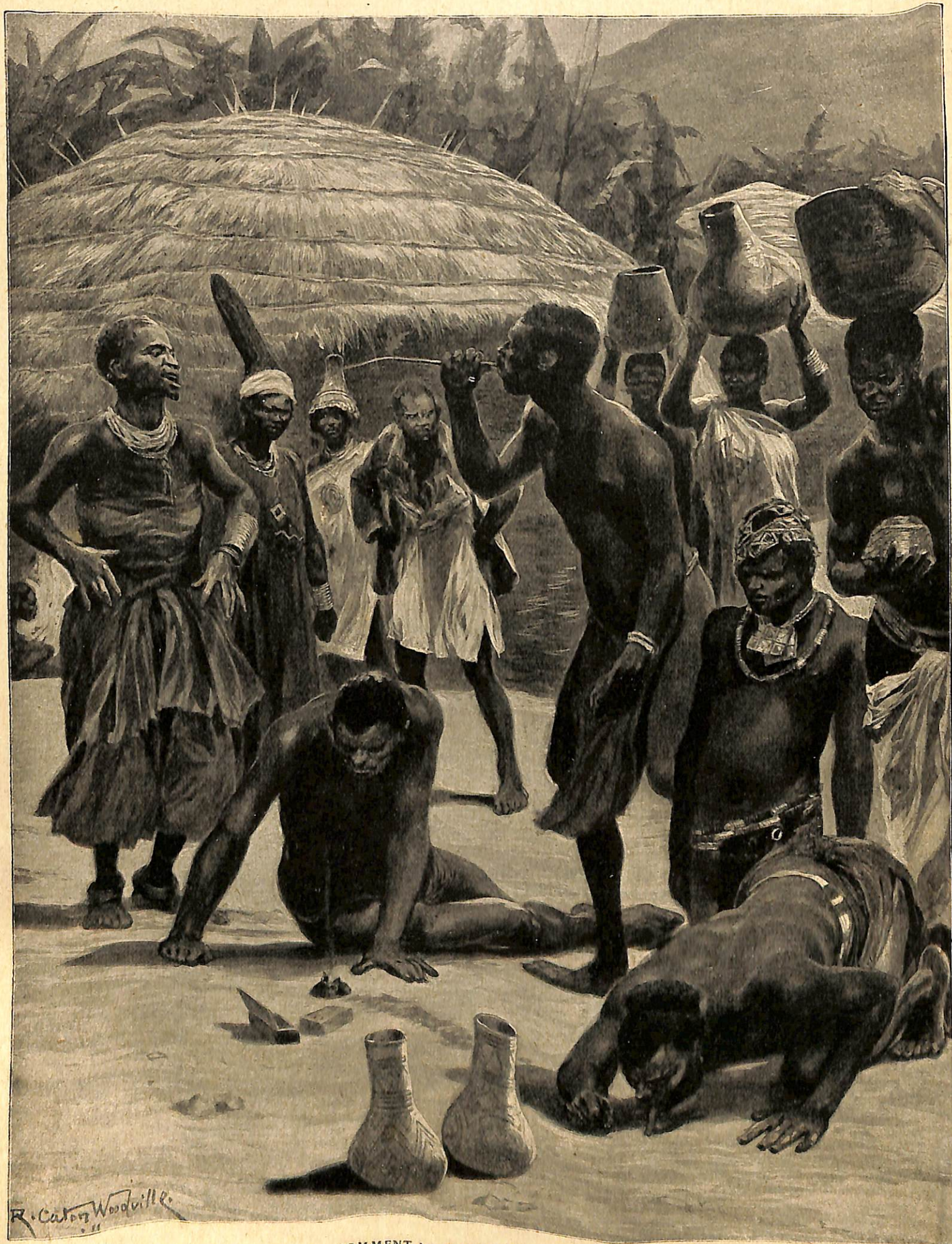


LA BRETAGNE PITTORESQUE
CROIX ET CALVAIRES



1. Calvaire de Saint-Thégonnec.
3. Calvaire de Pleyben.

2. Calvaire de Plougastel.
4. Calvaire de Saint-Jean-Trolimon.



COMMENT LES CAFRES FUMENT L'OPIMUM

Pour consommer la funeste drogue, les Cafres introduisent un mince tuyau de bambou dans le fond d'une bouteille cassée, le tout est enterré pour que la pipe tire bien. Puis, dans le fond de la bouteille garni d'une braise ardente on jette l'opium ; il ne reste plus alors qu'à humer, par le bambou, la fumée qui se dégage.

La "Drogue" en Afrique du Sud

Comment les Cafres fument l'opium

L'Hydre de Lerne, dont les sept têtes horribles repoussèrent les uns après les autres à mesure qu'on les tranchait, jusqu'au jour où Hercule réussit à les abattre toutes à la fois, n'était dans la légende qu'une image ingénieuse s'appliquant évidemment à certains maux dont l'humanité est affligée.

Hercule n'a pas tué toutes les hydres. Je n'en veux citer pour exemple que le terrible poison d'Orient, la *drogue*, comme disent les initiés : l'opium. Prohibée ici, tolérée là, défendue, traquée, la vente du dangereux produit n'en continue pas moins à se pratiquer en cachette d'Asie en Europe et en Amérique, à tel point qu'une conférence internationale se réunissait dernièrement à La Haye pour envisager les moyens d'enrayer le fléau. Douze puissances y étaient représentées.

L'une de ses dernières manifestations d'autorité aura été pour le gouvernement impérial chinois d'interdire la culture du pavot noir, la fabrication et la consommation de l'opium. Et cet édit qui s'élevait contre la plus chère habitude des fils du ciel n'a pas été, paraît-il, sans hâter l'explosion d'une révolution dont on ne saurait prévoir la fin.

En Europe des mesures extrêmement sévères ont été prises pour enrayer le fléau menaçant, si sévères que, pour introduire encore en France ou en Angleterre le dangereux produit, les trafiquants doivent recourir à des ruses invraisemblables.

Dernièrement le commandant d'un paquebot faisant le service entre l'Indo-Chine et Marseille nous racontait que, prévenu au départ de Saigon qu'un passager emportait de l'opium, il fit faire pendant la traversée toutes les recherches imaginables pour découvrir la fraude mais en vain. C'est seulement après le débarquement que le « truc » lui fut dévoilé. L'opium bien enfermé dans des boîtes de fer avait été coulé dans l'une des citernes d'eau potable. Un petit bouchon attaché à une ficelle permit au fraudeur de retrouver sa « drogue » en temps utile.

Les sages mesures prises depuis quelques années ont eu pour résultat d'arrêter au passage la plus grande partie de l'opium qu'on importait en Europe et aussi de restreindre le nombre des fumeurs qui réussissent quand même à s'en procurer. A cause de sa rareté, la drogue vendue à Londres dans le quartier chinois n'est jamais cédée à moins de 100 francs le kilog. Voilà donc un vice qui n'est plus à la portée de toutes les bourses. Il aura, on peut l'affirmer, entièrement disparu dans quelques années. L'opium est, du reste, anti-européen par excellence. Il favorise chez les jaunes l'extase, la contemplation du rêve de Brahma qui est leur idéal, mais quel est donc l'homme d'Occident qui accepterait bénévolement de garder toujours une immobilité quasi complète ?

Mais si la race blanche peut être considérée comme à l'abri du fléau, on n'en saurait dire autant de la noire.

Les nègres sont en général d'un naturel indolent et paresseux. L'expression « Travailler comme un nègre » n'a plus sa raison d'être depuis que l'esclavage étant aboli, nul ne peut plus obliger le noir à travailler sous la menace du fouet ou du bâton.

Il était donc à prévoir que le jour où des Asiatiques initieraient des Africains à la funeste pratique de l'opium, ils trouveraient en eux d'excellents, de trop excellents élèves.

En effet, il existe des Cafres fumeurs d'opium. La drogue avait bien fait son apparition déjà à Zanzibar, escale où se cotoient des hommes de

toutes races, mais cette fois le fait vaut qu'on s'en occupe.

Les compagnies minières de l'Afrique du Sud, dans l'impossibilité où elles se trouvaient de faire extraire l'or par les indigènes, firent, à différentes reprises, venir des coolies chinois. Ce n'est pas sans raison qu'on dit « fumer comme un coolie ». Les Chinois importés apprirent aux Cafres à se servir de la petite lampe, de l'aiguille, de la pipe de bambou. Rester étendu par terre à demi assoupi, quel rêve pour un nègre !... Les coolies firent école.

Les Chinois sont repartis. L'habitude de fumer l'opium est restée. Seulement, les Cafres, n'ayant pas toujours les moyens de se procurer le matériel nécessaire, ont inventé une façon nouvelle d'aspirer la fumée noire.

Une bouteille cassée et un mince bambou suffisent. Dans la brisure, près du fond, le fumeur introduit le tuyau. Le tout est enterré pour que la... pipe tire bien, puis, dans le fond de la bouteille garni de braise ardente, on jette la drogue. Il ne reste plus qu'à humer par le bambou la fumée qui se dégage.

Mais, disent ceux de nos lecteurs qui, ayant voyagé, savent ce qu'est l'opium, il est impossible de fumer ainsi... Aussi bien, n'est-ce pas l'opium même que fument les Cafres. Ils achètent aux Chinois la cendre de leurs pipes, le *dross* pour le brûler dans leurs bouteilles. Ce *dross*, contenant plus de morphine que la drogue elle-même, est bien autrement dangereux, et le gouvernement anglais fera bien d'enrayer ce fléau d'un nouveau genre.

CYRILLE VALDI.

MILLIARDAIRES CÉLÈBRES

La Fortune du Mikado



Un journal nippon, le « Hochi Simbun », a publié récemment une note curieuse sur la colossale fortune de l'empereur du Japon. Par les détails donnés, on peut se rendre compte qu'elle est même une des plus considérables existant actuellement.

Voici d'abord les valeurs en portefeuille : Banque du Japon, 96,000 actions ; Yokohama Specie Bank, 60,400 actions ; Banque Industrielle, 10,000 ; Banque de Formose, 2,552 ; Nippon Tesna Laisna, 80,550 ; Compagnie du gaz de Tokio, 2,000 ; Compagnie d'électricité de Tokio, 5,836 ; Fabrique de papier Tuji, 10,000 ; Prod. Mar. Dai Nippon, 500 ; Compagnie orientale de colonisation, 5,000.

Ces actions, au cours qu'elles atteignent actuellement font un total de 92 millions de yens¹. Il est nécessaire d'ajouter encore à cette somme 20 millions de titres de l'emprunt de guerre ; 27,430 actions de l'ancienne compagnie des chemins de fer japonais et 227,960 actions de la compagnie Hokkaido Colliery Steam Ship, ce qui élève la fortune bancaire du mikado à 160 millions de yens.

Les propriétés immobilières comprennent 2,070,000 « cho » de forêts, évaluées à environ 500 millions de yens.

Il est utile de mentionner encore 594 « cho » de terrains, les parcs, les palais impériaux et les diverses constructions que le monarque possède en 253 endroits différents, ainsi que les objets qui y sont renfermés.

En résumé, sans parler des richesses artistiques et des meubles qui garnissent les palais, la fortune du mikado peut être facilement évaluée à plus de 1,000,000,000 de francs.

René BOISMONT.

1. Le yen vaut 2 fr. 65.

A coups de peaux de phoque

La Colère du Grand Chef Moquinnah

Quand Moquinnah mourut, Moquinnah, le grand chef des Nootkas, ce fut une grande perte pour cette nation, une perte que ne pouvait faire oublier l'avènement de son successeur, Napoléon, encore que ce dernier cumule ses fonctions de grand chef avec celles de reporter occasionnel à quelques *reviews* de l'Ouest-Américain.

Nous allons donc dire ce qu'avait fait Moquinnah pour justifier ces regrets.

Moquinnah venait d'être à peine acclamé grand chef des Indiens du littoral pacifique relevant vaguement de la *British Columbia*, qu'il se montrait déjà très jaloux du respect et des prérogatives attachés au pouvoir.

Chez les Indiens, le sceptre va généralement au plus fort et ce procédé avait failli en priver Moquinnah, bien qu'il fût héritier en ligne directe du chef qui venait de décéder.

Mais Moquinnah n'était pas patient.

S'il faut en croire le *Victoria Colonist*, notre Indien avait demandé certain jour la main d'une femme blanche qui l'avait conquis, et comme les parents à visage pâle lui avaient refusé leur fille, Moquinnah avait incendié la ferme de Friendly-love.

Notre héros n'était donc pas patient. Mais cela ne l'empêchait pas d'être bien vu des baleiniers qui relâchaient de temps à autre devant son *illahee* (village).

Pour en revenir à notre sujet, sachez que Moquinnah était allé rendre visite à Michel, chef inférieur en grade, commandant les Hisquoits, Indiens inférieurs eux-mêmes aux Nootkas, ce qui n'empêcha pas Michel d'insulter Moquinnah, en dépit du protocole indien.

Etrangement de colère, l'impatient Moquinnah reprocha leur conduite aux Hisquoits qui lui répondirent :

« Tu n'es qu'un chef et rien de plus. »

Et cet argument dédaigneux le suivit jusqu'à ce qu'il eût quitté le domaine hisquoit.

Les gens coléreux ont l'argument lent et l'éloquence relative ; c'est ce qui advint à Moquinnah qui, d'abord, n'avait rien répondu, et qui, rentré chez lui, à Friendly-love, ne trouva pas davantage. Il s'accroupit alors au coin de son feu, roulant dans son cerveau de Peau-Rouge les moyens de se venger cruellement de l'affront fait à sa couronne... de plumes.

Mais si Moquinnah avait l'éloquence paresseuse, il avait l'imagination plus rebelle encore et, deux jours et deux nuits, il conserva cette attitude méditative, sans boire ni manger, mais aussi sans rien trouver de sensationnel.

Il avait beau jeter des brassées de bois flotté dans le brasier, celui-ci s'éclairait

aussitôt, mais non le cerveau de Moquinnah.

Un moment cependant, il pensa à sacrifier le village des Hisquoïts et ramener ces Indiens en esclavage, mais c'était une idée banale, pouvant éclore dans le cerveau du premier guerrier venu, et Moquinnah la rejeta comme indigne de sa renommée.

« O mon *tum-tum* ! (cœur), disait-il, triste et abattu, ne trouveras-tu rien pour laver l'injure et l'ignominie dont les Hisquoïts t'ont sali ? »

Précisément, un baleinier fit relâche sur ces entrefaites, et son capitaine demanda à l'Indien le sujet de son affliction.

Moquinnah ne lui céla rien et termina en lui demandant d'envoyer des coups de canon chez les Hisquoïts pour les rendre plus polis à l'avenir.

Bien qu'Américain, ce baleinier commerçait avec les Canadiens et, ne voulant pas se mettre mal avec ses clients, il fit donc comprendre à Moquinnah que le moindre sang versé entre les Hisquoïts et les Nootkas provoquerait l'entrée en scène des soldats du roi George, sur une grande pirogue de guerre¹, lesquels massacraient indifféremment Hisquoïts et Nootkas, et qu'enfin ils emmèneraient Moquinnah, bien que grand chef, réfléchir, dans une geôle, sur l'inconvénient qu'il y a de se mettre trop promptement en colère.

Moquinnah était entêté.

Ne pouvant prouver par les armes la supériorité qu'il se croyait avoir sur Michel, il s'avisait d'un expédient qu'on eût vainement imaginé, et qui ne pouvait éclore que dans la cervelle du grand chef nootka.

Moquinnah envoya donc plusieurs de ses familiers chez tous les Nootkas, réunir toutes les peaux de phoques qu'ils pourraient trouver; plusieurs avaient chez eux plus de cinq cents peaux, et ce qu'on put rassembler chez les Nootkas représentait bientôt une somme supérieure à 500 livres sterling.

Moquinnah était au comble de la joie, cependant qu'« une mouche nageait encore dans sa tasse de lait ». Comment se faire donner en toute propriété ces peaux dont il avait le plus grand besoin pour se venger de l'insulte des Hisquoïts ?

Sans bourse délier lui paraissait difficile, à moins qu'au *potluck* où il haranguerait ses sujets et les persuaderait du bien-fondé de ses prérogatives, il put tenter la chose ?

Voici au juste ce qu'est un *potluck*.

Une grande fête sans date fixe que les chefs donnent aux personnages influents de leur conseil, dans le but de s'occuper des affaires de l'Etat, et surtout de la situation politique.

Bien entendu, cette cérémonie revient cher aux chefs qui traitent, car durant trois jours ils doivent nourrir et héberger tous ceux qu'ils ont invités, et même les étrangers qui passent. Enfin, l'amphitryon offre un cadeau de plus ou moins grande valeur

1. C'est ainsi que les Indiens de Colombie désignent les équipages de navires anglais.

à chacun de ses hôtes, et quelquefois de l'argent (mais jamais plus de 60 cents).

Seulement, — car il y a un seulement — l'usage veut qu'on rende ces cadeaux dans l'année, et généralement plus beaux que ceux que l'on a reçus, usage que l'on esquivait le plus possible, en Colombie britannique comme ailleurs.

Mais, grâce à ce *potluck*, Moquinnah put taper ses guerriers de leurs peaux de phoques et se les approprier à un prix au-dessous de leur valeur.

Quelques jours après, accompagné de ses familiers et lesté de sa cargaison de peaux de phoques, le grand chef des Hootkas descendit le fleuve, à la tête d'une flottille, jusqu'au village des Hisquoïts.

Arrivé chez ses ennemis, Moquinnah fit disposer ses canots tout le long de la grève et appela Michel; celui-ci parut, entouré de ses guerriers qui se réunirent dans le même ordre que la flottille, mais sur le rivage.

« Puisque Michel est un chef aussi puissant que moi, commença Moquinnah en se saisissant d'une peau de phoque, nul doute qu'il ne puisse en faire autant que moi. »

Et, prenant son couteau, Moquinnah taillada la peau de phoque en fragments qu'il jeta dans l'eau.

Michel se prit d'amour-propre et imita Moquinnah; chaque peau de phoque sectionnée par le chef nootka était aussitôt suivie d'une peau de phoque sectionnée par le chef hisquoïte.

Et cela dura tant que Michel eut des peaux, mais comme elles étaient peu nombreuses, il dut s'arrêter bientôt.

Moquinnah continua placidement sa besogne, sans remarquer le dénûment de son rival, en Rothschild qui ne regarde pas à une peau de phoque de plus ou de moins.

Les Nootkas, accoudés dans leurs pirogues, commençaient à plaisanter Michel, et celui-ci, humilié, se fit apporter une peau d'ours qu'il taillada à son tour, avec une rage d'autant plus grande que le prix de cette peau était loin d'égaliser celui d'une peau de phoque.

Triomphant, Moquinnah fragmentait de nouvelles peaux dont les débris étaient aussitôt jetés à l'eau, et les Nootkas exultaient; décidément leur chef était le plus grand de tous les grands chefs, et maintenant les Hisquoïts n'osaient plus en douter.

Etranglé par la colère (c'était bien là la vraie revanche), Michel se fit amener quelques canots de guerre qu'il mit en pièces, puis d'autres objets, mais enfin il n'eut plus rien de valeur à sacrifier.

Moquinnah découpait toujours ses peaux de phoque, réhabilité ainsi à ses propres yeux, et à ceux de ses guerriers, sans qu'il eût à craindre l'intervention du « roi George ».

Les Nootkas ne contenaient plus leur joie et raillaient peu généreusement les Hisquoïts de leur pauvreté, et ceux-ci conjurèrent Michel de s'avouer vaincu et de reconnaître Moquinnah comme son supérieur.

Les larmes aux yeux, Michel se rendit, et

les Nootkas se rembarquèrent par leur village, chantant tout le long de la route la gloire invincible de leur chef et la victoire sans exemple qu'il venait de faire remporter à la nation nootka.

Il s'est écoulé près de dix ans depuis cet incomparable fait d'armes; Moquinnah est mort, comme nous le disions au début de ce récit, et cependant les Hisquoïts n'ont pas osé secouer l'étendard de la révolte; ils craignent un nouveau duel à coups de peaux de phoques, duel dans lequel ils auraient encore le dessous, puisque les Nootkas détiennent la meilleure plage où puisse se chasser avec succès cet amphibie. Moquinnah est mort et les Hisquoïts sont les premiers à proclamer qu'il était un grand chef.

ROLAND MONTCLAVAL

DANS LE HAUT-CONGO

L'Épreuve prématrimoniale

Nos lecteurs se souviendront du cas de cette intrépide Écossaise, miss Olive Mac Lead, partie il y a trois ans pour recueillir des restes de son malheureux fiancé, Boyd Alexander, massacré dans le Haut-Congo.

La jeune exploratrice a fait récemment en Angleterre une série de conférences où elle racontait ses aventures et exposait ses observations. Dans le nombre de celles-ci, il en est de bien curieuses.

Bien que le rôle des femmes mariées soit très effacé dans le Haut-Congo, et que leurs maîtres et seigneurs les traitent volontiers comme des bêtes de somme, les jeunes filles jouissent du privilège d'imposer des épreuves dit la narratrice, aux jeunes hommes qui demandent leur main.

Et quelles épreuves ! Qu'on en juge par les deux exemples suivants.

Dans certaines tribus du Cameroun, la jeune fille charge ses frères aînés, ou, à leur défaut, ses plus proches parents mâles, d'infliger à son fiancé le supplice du fouet. Dépouillé de tout vêtement, le pauvre diable doit rester immobile tandis que des gaillards à la rude poigne lui appliquent sur le dos et sur les épaules, à l'aide de lanières de cuir, un nombre de coups que seul peut limiter le signal de la jeune fille.

Si, pour une raison quelconque, le jeune homme ne lui plaît pas, elle prend son temps pour arrêter la douloureuse épreuve, avec l'espoir qu'il demandera grâce ou s'enfuira.

Mais, si le prétendant lui plaît, il y a fort à parier qu'elle s'entend avec ses parents pour que leurs fouets fassent plus de bruit que de mal !

Chez d'autres tribus, l'épreuve consiste à grimper à une falaise presque perpendiculaire. Et, là, pas moyen de tricher ! C'est sous les yeux de tous les habitants du village que le jeune homme doit escalader un mur de rochers dont la hauteur peut varier entre vingt et cinquante mètres. Comme on s'en doute, cette épreuve coûte parfois la vie à un malheureux fiancé. Qu'une pierre roule sous son pied nu alors qu'il est déjà parvenu à une grande hauteur, et c'est un cadavre sanglant qui vient rouler au bas de la muraille.

Il est étrange que cette curieuse coutume de l'épreuve *prématrimoniale* se retrouve chez les races primitives les plus variées, chez les Indiens de l'Amérique et chez les nègres d'Australie comme en Afrique centrale.

A. LEBLANC.

LES photographies que nous publions aujourd'hui offrent cette particularité que les chats sauvages qu'elles représentent appartiennent aux trois parties du monde qui forment l'ancien continent. Nous pourrions ajouter que ces trois félins sont tous également intéressants, tant pour leur rareté que pour la beauté de leurs robes.

Les présentant à tour de rôle, nous réserverons la première place à celui des trois qui

Nos Chats domestiques et leurs Ancêtres

Félins de l'Ancien Continent

gouttière » régénérés par de longues années de vie sauvage.

Revenant à notre *felis catus* des high-lands

chat sauvage nous nous trouvons en présence du *felis ocreata* qui, répandu dans l'Est de l'Afrique, porte indifféremment les noms vulgaires de chat égyptien ou de chat cafre.

Les arguments avancés par les partisans de cette théorie sont nombreux. Le *felis ocreata* est

vagés ascendants, mais les résultats ne paraissent pas avoir été aussi brillants qu'on l'espérait.

Avec le deuxième



LE FÉLIS CATUS

Ce petit carnassier est la terreur des grands propriétaires écossais, car il fait plus de dégâts dans les faisanderies que le renard.



LE FÉLIS OCREATA

C'est le seul chat sauvage qui soit de couleur claire; il est très répandu dans l'Est africain; on l'appelle chat égyptien ou cafre.

plus près, au chat sauvage des forêts d'Ecosse, en qui certains naturalistes ont voulu voir l'ancêtre de nos chats domestiques.

Cette théorie est fort discutée. L'origine du chat, comme celles du chien et du cheval, ne sera jamais résolue d'une façon satisfaisante. C'est, d'ailleurs, le cas de presque toutes nos espèces domestiques, exception faite des espèces qui ne furent domestiquées que dans les temps modernes.

Mais la difficulté s'accroît lorsque nous recherchons l'ancêtre de nos chats, car ces félins, sous des dehors caressants ou flatteurs, gardent quand même un fond de sauvagerie.

Or, ce vieux fond de sauvagerie a toujours tendance à prendre le dessus quand l'animal est abandonné à lui-même. Dans nos grands bois de la région parisienne, il n'est pas rare que les gardes aient à organiser une battue contre des chats perdus et retournés à l'état sauvage et devenus un fléau pour les chanteurs ailés qui égayaient les bosquets.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le chat domestique retourné à l'état sauvage perd rapidement sa robe unicolore (noire ou blanche) ou bicolore claire (blanc tacheté de noir ou de jaune) pour revêtir la livrée du vrai chat sauvage tirant sur le brun foncé avec des stries sur le dos, le front et les pattes.

Il en résulte qu'on prend volontiers pour des espèces distinctes des chats qui ne sont que des descendants de « lapins de

d'Ecosse, nous nous permettons de faire remarquer la beauté incontestable de ses formes. Grand, élancé, il porte une longue queue touffue dont l'intervention doit être des plus efficaces, en guise de balancier ou de gouvernail, quand il s'aventure sur une banche étroite ou qu'il bondit, à la façon des écureuils, d'un arbre à l'autre, en exécutant de prodigieux sauts à travers l'espace.

Ce petit carnassier est la terreur des grands propriétaires écossais, car il fait plus de dégâts que le renard dans leurs faisanderies et sur leurs moors, ces fameuses landes des hauts plateaux calédoniens où tous les grands seigneurs anglo-saxons vont chasser à la grouse.

On sait que les félins domestiques ont de puissants amis en Angleterre.

Plusieurs éleveurs ont voulu croiser le chat sauvage d'Ecosse avec des espèces domestiques, avec l'espoir que les métis garderaient les qualités de beauté et de taille de leurs sau-

le seul chat sauvage qui soit de couleur claire, et nous avons vu que ses congénères d'Europe ont tous une robe fauve sombre coupée de bandes plus foncées.

Mais l'argument le plus convaincant est celui-ci : les Egyptiens et les Nubiens avaient domestiqué ce chat depuis les temps les plus reculés, comme le prouvent les papyrus et inscriptions lapidaires retrouvés depuis un siècle.

Sa domestication avait été poussée si loin que le chat accompagnait son maître à la promenade ou à la chasse, rôle que le chien a peu à peu usurpé dans nos sociétés modernes.

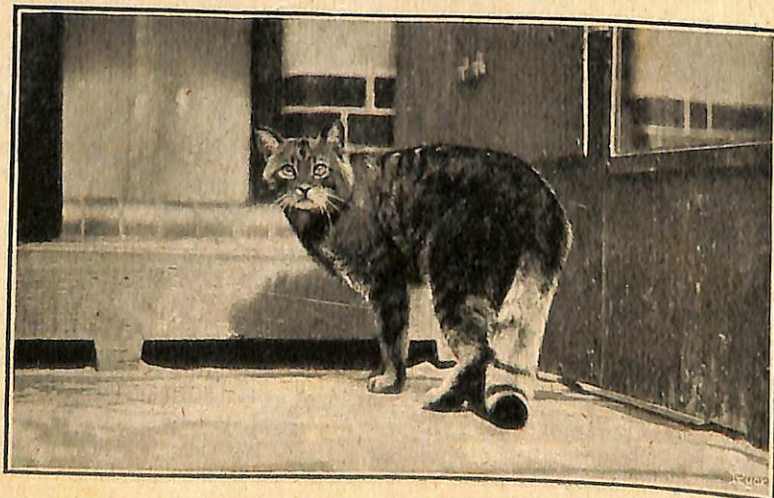
Ce qui est certain, c'est que le chat domestique ne fit son apparition dans nos châteaux et nos maisons qu'après les Croisades. Sous François I^{er}, on le considérait encore comme un animal rare, et il figurait comme tel sur les inventaires dressés par les notaires après les décès des gens riches.

Il nous reste quelques lignes à consacrer à notre troisième chat, un asiatique celui-là.

Comme son nom l'indique suffisamment, le *felis bengalensis* est propre à l'Inde tropicale. Brillamment tacheté, il devait attirer l'attention des amateurs indigènes. Mais les tentatives de domestication ont échoué jusqu'ici. Le gracieux félin reste un irrédentiste !

Il n'a de goûts que pour sa jungle natale, et, plus sensible à l'amour du terroir que les grands félins du Bengale, il ne supporte pas la captivité et meurt bientôt dans sa cage, si dorée qu'en soient les barreaux !

EMILE REY.



LE FÉLIS BENGALENSIS

Cet asiatique n'a de goût que pour sa jungle natale, il ne supporte pas la captivité et meurt dans sa cage.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
ooo

CHAPITRE XII

A FORT-DESAIX (Suite.)

Les Anglais, il faut leur rendre cette justice, sont largement hospitaliers : on dirait qu'ils cherchent là une occasion un peu spéciale d'affirmer encore leur supériorité.

— Vous êtes chez vous, Messieurs, fit gracieusement signifier Harris aux officiers français.

Il s'enquit avec sollicitude de leurs besoins, tout en évitant de leur poser aucune des questions indiscrettes qui lui brûlaient les lèvres.

D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ?

Avant de se rendre à l'invitation qui leur était adressée de se rafraîchir, de se restaurer, Müller et Harzel vérifièrent avec soin chaque pièce de leur appareil.

Ils avaient décidé que l'un d'entre eux serait toujours de garde auprès de l'Africain, lorsque, sur l'ordre d'Harris, deux soldats européens, éloignant les noirs à coups de houssine, se mirent en faction auprès du monoplan.

— Vous n'avez ni larcin, ni détérioration d'aucune sorte à craindre, affirma O'Donnell, et les deux camarades, suivis d'Ourida hésitante, se dirigèrent vers le poste.

Ils pénétrèrent par un pont-levis, jeté sur un fossé profond, dans un vaste quadrilatère entouré d'une palissade d'énormes pieux jointifs, le long de laquelle courait une banquette de fusillade, sous la ligne des meurtrières percées de distance en distance.

Au milieu de l'immense cour, Müller revit le bâtiment que surmontait le drapeau britannique. Cette construction massive en troncs d'arbres superposés, se composait d'un rez-de-chaussée surélevé et était affectée au logement des officiers, à leur mess et aux bureaux de l'état-major.

Quatre édifices rustiques du même genre, disposés symétriquement derrière chacune des faces, abritaient les soldats européens,

les noirs, les approvisionnements et l'infirmerie.

Sous deux immenses hangars, à droite et à gauche de l'entrée, étaient entassés des ballots d'écorce et des milliers de paquets enveloppés dans des nattes.

O'Donnell expliqua que le poste militaire était en même temps factorerie, que la garnison, composée de vingt-cinq Européens et de cent trente Soudanais, avait pour mission, aussi bien d'affirmer la domination du gouvernement égyptien — délicieux euphémisme — que de proté-

l'assurance réitérée de Paul Harzel qu'il ne manquerait pas de venir la chercher pour repartir.

Müller, ne perdant pas de vue l'objet de son voyage, s'informait auprès de Patrick O'Donnell de la situation géographique du point où ils avaient atterri.

— Vous êtes à *New-Brighton*, répéta l'officier anglais.

En présence du regard interrogateur du Français, il continua :

— C'est juste : cette appellation est trop récente pour que vous la connaissiez ; l'an-

cienne évoquera pour vous de prestigieux souvenirs : *New-Brighton* était autrefois *Fort-Desaix* !

— Fort-Desaix ! le poste créé par Marchand !

— Parfaitement, le poste d'où partit le capitaine Baratier pour sa fameuse exploration du marais. Ces héros ont notre admiration autant que la vôtre ; l'histoire de leur expédition qui faillit brouiller nos deux pays est classique chez nous qui avons bénéficié des travaux de la mission Marchand.

Le jeune Irlandais traduisit au capitaine Harris les phrases qu'il venait d'échanger avec Müller : la physiologie de l'Anglais revêtit soudain une expression solennelle, et, élevant à bout de bras un verre de portwine :

— Messieurs, fit-il en anglais, je bois à la mission Marchand ; à son admirable chef, à l'explorateur illustre, au soldat incomparable qui a ouvert la route du Congo au Nil... Une nation qui possède de tels enfants est grande entre toutes... Je bois à la France !

Patrick O'Donnell fit aux aviateurs la traduction littérale de ce toast chaleureux et prononça d'une voix grave :

— Gentlemen ! the toast is for France !

Et tous les assistants, debout, vidèrent leur verre dans un silence où planaient, pour les deux Français, de grands souvenirs et de douloureux regrets.

Devant un pareil accueil, les aviateurs se rendaient compte qu'ils ne pouvaient différer plus longtemps d'expliquer leur présence dans une région située à 300 kilomètres de la frontière française.

La discrétion même de leurs hôtes, qui ne sollicitaient aucune confidence, imposait plus impérieusement à Müller l'obligation de parler.

Il importait aussi de préciser le rôle de la jeune Arabe dont la participation à une semblable odyssée aurait pu prêter à des



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Les femmes blanches avaient comblé Ourida d'attentions. (P. 287, col. 3.)

ger les échanges d'ivoire, de caoutchouc, de poudre d'or, auxquels se livraient des trafiquants anglais et arabes.

Cependant, dans la grande salle du mess, des serviteurs s'empressaient, présentant simultanément à Müller et à Paul Harzel des calebasses de lait, d'eau fraîche, des gracas, des arachides, des patates douces et l'inévitable corned beef, escorté de ses condiments meurtriers, pickles et sauces infernales.

Ourida avait été confiée, dans une pièce voisine, aux soins de quelques négresses qui paraissaient ravies de la servir et lui témoignaient les plus grands égards. L'enfant ne s'était décidée à les suivre que sur

suppositions fâcheuses. Aussi, malgré l'embarras que lui causait la nécessité d'employer l'obligeant intermédiaire de Patrick O'Donnell, le commandant de l'*Africain* commença-t-il à faire le récit des événements qui avaient motivé son raid aérien et son arrivée inattendue à Fort-Desaix.

Il ne dissimula pas qu'un désastre, dont à dessein il ne précisa point l'étendue, venait d'atteindre une colonne française: il ajouta même que la nécessité d'être renseigné sur les Snoussia et de connaître la direction de leur retraite l'avait, seule, entraîné aussi loin.

— Et vous avez constaté qu'ils se retireraient en territoire anglais? interrompit John Harris.

Müller opina de la tête et attendit les questions, ou les commentaires, de l'officier anglais sur ce sujet délicat.

Ils ne se firent pas attendre; Patrick O'Donnell traduisit phrase par phrase :

— A 600 kilomètres d'ici s'étend une région encore très peu connue : les meilleures cartes n'en donnent qu'une idée imparfaite, puisque vous voyez qu'elles ne font pas mention de la chaîne de 1,500 à 1,800 mètres de hauteur que vous venez de franchir.

Schweinfurt, dans son expédition si remarquable, n'a pas dépassé le pays des Rivières et des Niams-Niams, et Marchand a passé beaucoup plus bas... Le gouvernement britannique, n'occupant pas effectivement ce territoire, n'a aucun moyen d'action sur les bandits qui s'y réfugient.

Et comme, à cet aveu, Müller donnait des signes d'étonnement :

— Je lis dans votre pensée, reprit vivement John Harris; vous vous dites que quand on n'occupe pas un pays on ne le possède pas. Je comprends bien, aussi, qu'il vous soit pénible de voir annexées au domaine de la Couronne des contrées immenses, comme le Darfour, où le drapeau anglais n'a jamais flotté. Vous êtes conséquents avec vous-mêmes en pensant ainsi, puisque, vous autres Français, vous procédez à l'occupation effective de tous les territoires que vous a concédés la convention du 21 mars 1899.

« C'est en vertu de ce principe que vous avez, par un audacieux coup de main, emporté, avec quelques centaines d'hommes jetés audacieusement à 700 ou 800 kilomètres du Tchad — la largeur de la France entière! — la position importante d'Abécher, brillant fait d'armes qui vous a coûté malheureusement plus tard la mort d'un de vos plus brillants officiers, le colonel Moll et de tant de braves!... c'est ainsi que pour nettoyer votre frontière au Nord et au Sud d'Abécher, vous organisez des expéditions comme celle du colonel Magnien qui vient de subir l'échec que vous m'annoncez... et que, d'ailleurs, je connaissais.

— Comment! fit Paul Harzel en sursautant, vous le connaissiez? Mais il est vieux de deux jours à peine et il s'est passé à 800 kilomètres d'ici.

— J'ignorais que le fait fût accompli,

malgré que, par les indigènes, on apprenne très vite ces sortes de nouvelles; mais je savais qu'il allait se produire. Nos informations du Darfour nous avaient fait savoir, en effet, que de nombreuses bandes de Snoussia se concentraient sur le territoire égyptien pour attaquer vos postes ou vos colonnes. J'ai, pour mon compte, prévenu le gouverneur de Kodok dont je dépends.

— Kodok, interrompit Paul Harzel, me permettez-vous de vous demander où se trouve ce poste?

— Sur le Nil, répondit Patrick O'Donnell qui ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Sur le Nil?

— Mais oui, c'est le nom nouveau de Fachoda.

— Alors, demanda Müller, il n'y a plus de Fachoda?

— Le nom subsiste sur les anciennes cartes et aussi chez les Chillouks qui ne changent pas aisément leurs habitudes, mais le temps fera son œuvre là comme partout.

Il se fit un silence. Patrick O'Donnell le rompit, sentant quelle gêne ces souvenirs faisaient peser sur les officiers français, souvenirs qui avaient si fâcheusement précédé « l'entente cordiale », et avaient empêché l'une des deux nations, blessée dans son amour-propre, d'adhérer de bon cœur aux projets d'union éclos dans les seuls milieux politiques.

— Nous autres Anglais, reprit John Harris, abordant un autre sujet, nous n'avons pas les mêmes méthodes de pénétration que vous. Nous n'aimons pas à procéder par efforts successifs.

— Par « petits paquets », traduisit O'Donnell.

— Ils sont les plus coûteux, et c'est toujours à recommencer. Quand nous avons décidé une expédition, nous donnons tout le temps voulu à sa préparation : nous choisissons son chef parmi les meilleurs et nous lui donnons, sans compter, tous les moyens en hommes, en matériel et en argent. Voyez, quand nous avons été châtier Théodoros dans ses montagnes d'Abyssinie, l'expédition de lord Napier avec son artillerie portée à dos d'éléphants fut un modèle du genre... Remarquez aussi que, sitôt la sanction obtenue, nous nous sommes retirés, comprenant l'impossibilité de tenir au milieu des populations guerrières qui ont fait subir plus tard de si durs échecs aux Italiens. Rappelez-vous surtout, dans le même ordre d'idées, notre expédition contre les Mahdistes, dans cette région même. Nous l'avons confiée au sirdar Kitchener, l'homme d'Angleterre qui sait le mieux organiser et qui a déjà vaincu avant d'être parti, parce qu'il a tout préparé pour vaincre. Après sa victoire d'Omdurman, nous n'avons plus eu à nous occuper des Mahdistes. Quand nous le voudrions, il en sera de même des Snoussia.

— Oui, mais quand le voudrez-vous?

Le capitaine anglais hocha la tête et eut un geste vague.

— Quand l'ordre arrivera du Caire, fit-il au bout d'un instant.

— Je comprends, dit Müller; vous voulez dire : « Quand les Snoussia seront gênants pour vous »; tant que leurs incursions, leurs déprédations s'effectuent en territoire français, peu vous importe, et de même que vous donnez asile à Londres aux anarchistes du monde entier, sous la condition tacite qu'ils ne feront jamais œuvre d'anarchie en Angleterre, de même vous vous inquiétez peu que nos possessions du Tchad et du Chari soient troublées et nos protégés razzés, si les pillards réfugiés chez vous ne molestent pas vos tributaires. Est-ce donc là la solidarité internationale que les peuples civilisés doivent pratiquer les uns vis-à-vis des autres en pays barbare?

Patrick O'Donnell avait traduit cette soudaine apostrophe en s'efforçant d'en atténuer la critique cinglante, mais la vivacité avec laquelle l'officier français s'était exprimé ne pouvait laisser à John Harris aucun doute sur le fond de la pensée de son interlocuteur.

C'était l'affirmation à nouveau proclamée de l'égoïsme britannique, et cette affirmation avait plus de valeur encore — sans que le capitaine anglais pût s'en douter — dans la bouche d'un Alsacien qui, dépossédé de son pays natal par les Allemands, eût dû réserver à ces derniers seuls ses rancœurs patriotiques.

Il y eut encore un silence pénible; John Harris, qui avait pris son verre, le vida d'un trait, puis, s'adressant à Patrick O'Donnell :

— Je crois, dit-il, que nous abusons de nos hôtes; ils doivent avoir besoin de repos et nous les retenons ici, abordant des sujets que nous n'avons, ni les uns ni les autres, qualité pour discuter. Voulez-vous les faire conduire dans les chambres qui leur ont été préparées et les prier de nous honorer ce soir de leur présence au dîner de six heures?

Aussitôt Müller se récria : le temps de visiter son moteur et de resserrer quelques boulons et il partirait pour Fachoda... Il demandait seulement qu'on voulût bien lui céder une centaine de litres d'essence pour ne pas risquer de rester en route.

— De l'essence! répondit John Harris, je n'en ai point. Il n'y en a qu'à la pharmacie... et si peu! Les foyers de nos chaloupes sont disposés pour brûler du bois que l'on trouve ici en abondance; nous n'avons même qu'une faible provision de charbon.

Comme Müller regardait fixement le commandant du poste avec cette expression très claire qui signifie : « je ne vous crois pas », l'Anglais ajouta :

— Vous vous en procurerez aisément à Fachoda. La navigation est aujourd'hui très active sur le Nil. Fachoda est devenu un port et un centre commercial important; sa garnison est considérable; plusieurs officiers ont des canots à pétrole.

— Alors, partons, fit Müller, permettez-moi, messieurs, de prendre congé.

John Harris s'inclina et, s'adressant à O'Donnell :

— Il faudrait vous assurer que cette jeune Mauresque n'a manqué de rien; peut-être n'est-il pas nécessaire qu'elle accompagne MM. les officiers français à Fachoda; ils iraient plus rapidement et nous aurions ainsi le plaisir de les revoir au retour.

Paul Harzel avait perçu dès les premiers mots, dans la proposition du fonctionnaire britannique, la pensée qui la dictait. La présence de la jeune fille, que le récit des deux Français avait justifiée, serait moins facilement comprise à Fachoda, y paraîtrait même shocking... Devant cette leçon imméritée, le jeune homme déclara d'une voix brève :

— Pardon, Monsieur, la fille du caïd Hellal est ma fiancée; elle ne me quittera point.

John Harris s'inclina plus profondément encore que la première fois; ces Français étaient décidément des gens très particuliers, très déconcertants.

Patrick O'Donnell, qui éprouvait pour les deux aviateurs une vive sympathie, les accompagna jusqu'à l'aéroplane, insistant pour que le départ fût remis au lendemain. Il était déjà deux heures du soir; bien que la distance en ligne droite ne fût que de 150 milles, il valait mieux avoir toute une journée devant soi pour réduire les chances d'accident ou réparer les conséquences d'une panne dans le fameux marais qui précède le Nil.

Il ajouta quelques considérations basées sur la sympathie qu'il avait pour la France, et ne cacha pas son regret à la pensée que certaines appréciations du capitaine Harris laisseraient aux deux Français une impression inexacte sur les sentiments de l'immense majorité des Anglais...

— Ce qui est surtout regrettable, dit Müller, c'est que dans une circonstance comme celle-ci, votre chef nous refuse les quelques litres d'essence qui nous sont nécessaires.

Et, comme l'Irlandais ne répondait pas, cherchant à détourner la conversation :

— Car il y en a ici, reprit Müller; votre silence même le prouve...

On arriva à l'aéroplane sans que Patrick O'Donnell eût fait un geste de dénégation; l'exaspération de Müller s'en accrut.

Les deux officiers mirent habit bas et revêtirent leurs vêtements de travail. Müller avait entendu, au cours de la dernière envolée, des grincements inquiétants et perçu une sorte de ballonnement du moteur qui pouvait faire craindre un écartement anormal entre le carter et le bâti de l'aéroplane.

Il voulait vérifier au plus tôt.

L'aviateur ne s'était pas trompé; il y avait du jeu entre les deux pièces, et comme leur accouplement parfait est une condition absolue de la marche régulière de l'appareil, force était de se livrer à un long et minutieux travail de resserrement des boulons et de remplacement des goupilles.

— Je vous le disais, reprit l'Irlandais, quand Müller eut fait cette constatation :

ne songez pas à repartir ce soir... avant tout, il vous faut atteindre Fachoda... Est-ce que vraiment vous n'auriez pas assez d'essence pour y arriver?

— Si la distance est bien celle que vous dites, et si nous ne commettons pas d'erreur de direction, nous arriverons, dit Harzel; mais si l'itinéraire s'allonge, nous resterons en route.

— Ce serait tout à fait dommage; mais laissez moi d'abord espérer que vous ne partez pas de suite.

— Il le faut bien, dit Müller, nous avons pour trois bonnes heures de travail.

— Alors je vais m'occuper de votre installation pour la nuit et veiller à ce que miss Ourida ne manque de rien...

— Brave cœur, fit Müller quand il fut parti; cette Irlande, c'est l'Alsace-Lorraine de l'Angleterre... Mais l'autre!... Quand on pense que pour nous empêcher de refaire en aéroplane le trajet de Marchand, ce gaillard-là nous refuse 20 litres d'essence...; elle est jolie, l'entente cordiale.

— Nous arriverons quand même, affirma Harzel; j'ai pris très exactement l'angle de l'aiguille aimantée sur Fachoda et nous tomberons dessus en plein; fie-toi à moi.

— J'ai toute confiance en toi; cependant tu sais que la boussole est parfois impressionnée par les électro-aimants qui actionnent les surfaces de gauchissement, et je

crois plus prudent de suivre le Soueh d'abord et le Bahr-el-Ghazal ensuite : de cette façon, pas d'erreur possible.

— Tu as raison; mais alors il nous faudrait 30 litres d'essence en plus... Et il y en a ici, c'est certain.

— Si je savais où elle est, fit rageusement Müller, je serais capable d'aller leur en voler cette nuit.

Il était cinq heures quand la revision complète des attaches du carter fut terminée : les deux officiers avaient travaillé sous l'œil curieux d'une centaine de noirs que des factionnaires soudanais empêchaient d'approcher, et de quelques Anglais, fonctionnaires subalternes.

Pendant que Müller achevait de ranger les outils, Paul Harzel rejoignit Ourida et lui fit part de l'obligation où ils étaient de ne partir que le lendemain. La jeune fille lui raconta alors que, des mains des négresses, elle était passée dans celles de femmes blanches, qui l'avaient comblée d'attentions.

L'officier ne se méprit pas à ce changement d'attitude, il comprit qu'il était dû au titre de fiancée dont il avait gratifié la jeune Arabe, titre exact, d'ailleurs, et qui sonnait délicieusement à son imagination et à son cœur.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)

Une Alerte chez les habitants de la Trinidad

La Naissance d'une île

DEPUIS la catastrophe de Saint-Pierre-de-la-Martinique, les populations des Petites Antilles ne dorment guère que d'un œil. Que le tonnerre gronde au loin, et plus d'un pauvre nègre se demande, en se signant, si ce grondement n'est pas souterrain!

On peut donc juger de la terreur qui s'empara des habitants de la Trinidad, lorsque, en novembre 1911, ils furent secoués de leur torpeur par la vue de gigantesques colonnes de fumée et de flamme qui s'élançaient de la mer, à peu de distance du rivage, en produisant des sifflements sinistres.

On se fera une idée de l'importance du phénomène en apprenant que ces colonnes de feu furent aperçues de Port-d'Espagne, la capitale de l'île. Or, cette ville est située à 70 kilomètres de l'emplacement de l'éruption. C'est dire que les jets de flamme devaient atteindre une hauteur de plus de mille mètres!

Descendus en masse de leurs montagnes, les paysans nègres se traînaient à genoux sur les routes en implorant la miséricorde divine. Et les blancs eux-mêmes furent vivement impressionnés par les différentes phases du phénomène.

Le premier avertissement qu'on eut de l'approche d'un grand phénomène naturel fut reçu par un pêcheur du village de Chatham.

Cet homme se rendait deux ou trois fois la semaine dans ces parages, et il fut surpris de voir un petit cône de terre qui émergeait de la mer, à trois kilomètres de la rive, et dans une région qui, deux jours auparavant, était absolument dépourvue d'îlots ou d'écueils.

Il voulut se rendre compte s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Mais, en approchant, il constata que l'eau bouillonnait tout autour

de lui d'une façon menaçante; et, pris d'épouvante, il s'empressa de regagner la rive.

La nouvelle rapportée par le pêcheur commençait à circuler de bouche en bouche, et le gouverneur de la Trinidad donna ordre de préparer une expédition scientifique qui se rendrait compte de la nature du phénomène.

Mais, le soir de ce même jour, une violente détonation retentissait, et c'est alors que surgissaient de la mer ces colonnes de fumée et de flamme dont nous parlions plus haut.

Leur éclat se prolongea toute la nuit. Au matin, les flammes parurent s'apaiser, et, bientôt, une forte brise dissipa les derniers nuages de fumée.

Vers dix heures du matin, un vapeur, ayant à son bord le gouverneur et plusieurs officiers et notables, s'approchait du lieu de l'éruption, et les voyageurs apercevaient une île d'une superficie de trois à quatre hectares.

Courageusement, ils résolurent de fouler aux pieds ce sol idéalement vierge, et ils constatèrent qu'il était encore très chaud, et que le pied s'y enfonçait, comme dans une boue épaisse. Mais il offrait plus de résistance vers le centre de l'île. Le point le plus élevé était à cinq mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et l'on remarquait deux cratères, larges d'environ deux mètres, d'où s'échappaient des quantités de gaz d'une odeur sulfureuse, et l'air était en outre fortement imprégné d'une odeur de pétrole.

Cette île vivra-t-elle? Ou aura-t-elle une existence éphémère, comme tant d'autres îles aussitôt reprises par la mer après leur naissance? C'est le secret de la Nature!

JACQUES D'IZIER.

Société
de
Géographie de Paris

La Carte du Mois

Société
de
Géographie Commerciale

LA PLUS BELLE COLONIE ANGLAISE

Les lecteurs du *Journal des Voyages* savent déjà les splendeurs du durbar de Delhi. Le roi d'Angleterre, empereur des Indes, a donné une suite à son voyage : Delhi, l'ancienne ville des sultans

VOLGA ET CAUCASE

M. Etienne Taris a donné, dans la séance du 5 janvier, une intéressante description de tout le pays qu'il a parcouru au cours d'un voyage de Nijni-Novgorod à Constantinople.

On sait qu'une foire renommée se tient à Nijni-Novgorod, ville située au confluent de la Volga et de l'Oka. On y trouve réunis des gens de tous pays et il s'y fait un chiffre d'affaires considérable.

La navigation sur la Volga est d'une remarquable intensité qui n'a d'égale que celle du Mississipi. Les voyageurs y trouvent des bateaux très confortables.

On passe, en descendant la Volga, par des villes importantes : Kazan, qui possède une université célèbre ; Samara, sur la ligne du Transsibérien, et Saratov, qui sont des entrepôts de blé ; sur le delta de la Volga, Astrakhan, ville à moitié orientale, peuplée de Persans, d'Arméniens et de Kalmouks bouddhistes autant que de Russes.

La mer Caspienne est d'une navigation rendue souvent désagréable par des tempêtes furieuses.

Bakou, au pied du Caucase, est une ville d'Orient où les Russes sont la minorité en présence des Tartares, Persans, Arméniens. Tiflis est aussi remarquable par la diversité des races qui s'y rencontrent.

LE GHIMIRRA

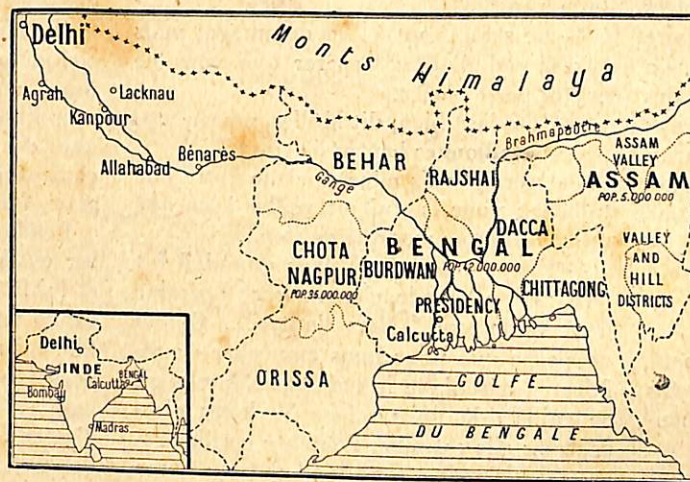
M. le Dr Georges Montandon, de Neuchâtel, a donné, le 9 janvier, un aperçu des résultats du voyage d'exploration qu'il a accompli de 1909 à 1911, dans le Sud-Ouest Ethiopien, où il a particulièrement exploré le Ghimirra, pays jusqu'à peu près inconnu.

Le Ghimirra, que traverse la rivière du Bako, est habité par une race grande et bien bâtie, de teint chocolat-vineux, aux mœurs très primitives et qui porte plus de bijoux que de vêtements. Les pendants d'oreille sont souvent encombrants. Certains individus arrivent à introduire dans le lobe de l'oreille des ornements mesurant jusqu'à 7 centimètres de diamètre, les hommes des plaques d'ivoire ornées de dessins au fer rouge, les femmes des cercles de bois ou de gros bouchons d'herbe desséchée.

Les huttes sont très petites. On y entre plié en deux et souvent on ne peut se tenir debout à l'intérieur. Sur les façades sont peintes en couleurs vives des figures dérivant généralement du triangle.

Les Ghimirras sont païens. On parle, chez eux, quatre langues différentes ; il est à noter que pour l'Ethiopie entière on ne compte pas moins de 70 langues, auxquelles il faut ajouter les dialectes. G. R.

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.



mogols, qui devient la capitale de l'Inde britannique et la résidence du vice-roi anglais.

Calcutta est découronnée. Mais elle devient le chef-lieu d'une nouvelle province, le Bengale, qui amalgame plusieurs des anciennes subdivisions.

Désormais l'Inde aura donc trois grandes villes : Delhi, la capitale, Bombay, le port, et Calcutta, le principal marché. Et dans notre admiration pour la prospérité de cet empire entre un peu de regret qu'il ne soit pas resté français ! A. T.

Aux Pays des Timbres

MADAME CARNAVAL

Le 16 février M^{me} Carnaval, xxxix^e de sa dynastie a fait son entrée dans sa bonne ville de Nice, entourée de jeunes et jolies femmes. Cette entrée a été triomphale — seize chars, six cavalcades, cinq analpes à pied et d'innombrables masques isolés forment les carnivals célèbres, seul, si favorisé pour la douceur du climat et la beauté du ciel, qui a conservé une renommée universelle.



L'ÉCOLE DES HOTELIERS

Depuis déjà plusieurs années, à Wiesbaden, à Gmünd, à Cassel, à Brén e, etc., on a fait tout ce qui était possible pour assurer, sous moderne confort dans les hôtels-expositions domestiques, pour les excursions ; tout cela a eu un tel bon résultat, que la France a pu profiter de l'exercice, l'on vient d'inaugurer à Paris l'Ecole des Hoteliers. C'est une école essentiellement patronale, d'excellents patrons recteurs ou des gérants du syndicat général ont voulu montrer qu'il y a en France et d'un très bon rapport dont les étrangers seront les meilleurs clients.



Le 16 janvier, présenté un exposé très documenté du traité franco-allemand relatif au Maroc et au Congo, des circonstances qui ont amené à le conclure et des résultats qu'on en peut attendre. Il a pu d'autant plus justement apprécier cet acte diplomatique qu'il connaît les deux pays en cause, Maroc et Congo, et qu'il les a étudiés l'un et l'autre.

MAROC ET CONGO

C'est l'accroissement énorme de la population de l'Allemagne qui lui a imposé la nécessité de chercher des débouchés au dehors.

L'orateur retrace l'histoire du conflit de la France et de l'Allemagne au Maroc. Si le nouveau traité reconnaît à la France le droit d'installer son protectorat sur le Maroc, il est à craindre qu'elle ne rencontre des obstacles dans son exercice, car elle a trop les mains liées au point de vue économique. Enfin, M. Bourdard examine les compensations accordées par la France au Congo ; il les trouve exagérées et indique celles qu'il lui eût paru légitime de consentir.

DÉSIRÉ LACROIX.

G. R.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.